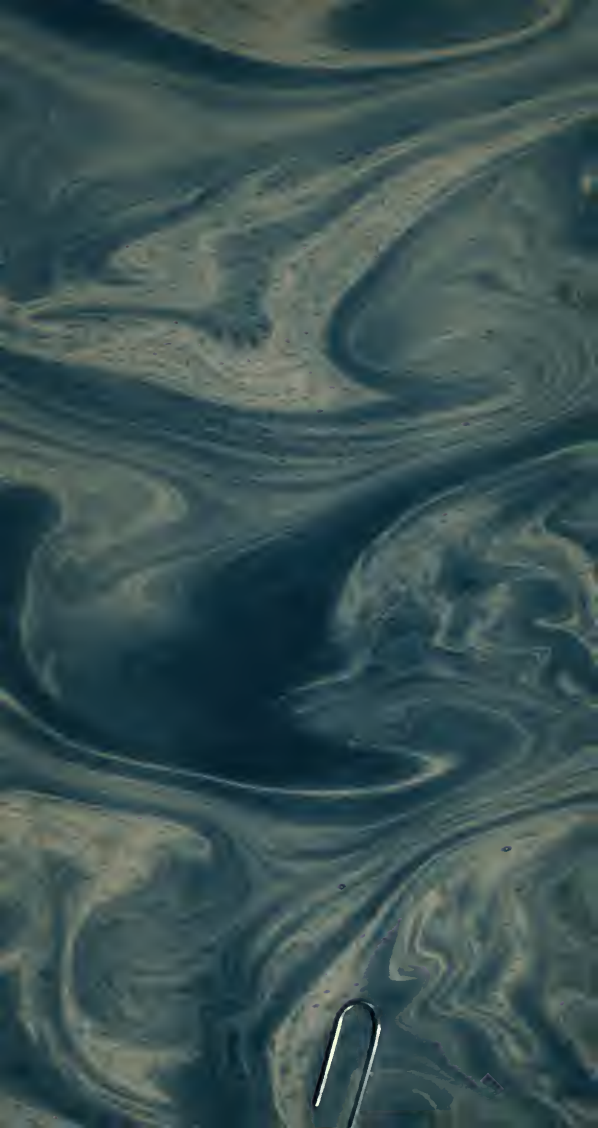


Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

POESIES

DE

ANDRÉ LEMOYNE

1890-1896

I. *Fleurs du Soir.* — II. *Chansons des Nids et des Berceaux*

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

—

M DCCC XCVII

LIBRARY
MAR 6 [illegible]
UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY
OCT 11 1982
UNIVERSITY OF TORONTO

812469

PQ
2337
L43A17
1897

POÉSIES

DE

ANDRÉ LEMOYNE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

10 exemplaires sur papier de Hollande.
5 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

POÉSIES

DE

ANDRÉ LEMOYNE

1890-1896

I. *Fleurs du Soir.* — II. *Chansons des Nids et des Berceaux*

PARIS

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

—

M DCCC XCVII

FLEURS DU SOIR

POÈMES COURONNÉS
PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

REPOS DU SOIR

—

A Ernest Chaze.

PROFILÉS *hardiment sur le fond du ciel rouge,*
Les vieux hêtres n'ont pas une feuille qui bouge,

Au bord de la forêt groupes silencieux
Déjà hauts dans le siècle où vivaient nos aïeux.

Les vaches qui sous bois pâturent l'herbe fine
Comme un timbre d'argent font tinter leur clarine.

Chacun rentre chez soi : Gros et petit bétail
Regagnent lentement l'étable ou le bercail.

Son bois mort sur l'épaule, une vieille, courbée,
A pas menus se hâte avant la nuit tombée.

Passant près d'elle, un jeune et robuste faucheur
Marche souriant d'aise en humant la fraîcheur.

Il croise un bûcheron portant serpe et cognée,
L'homme ancien dont la vie est rude et bien gagnée.

Des prés, des champs, des bois, des terres de labour,
Les bêtes et les gens reviennent las du jour.

Pour le repas du soir le foyer se rallume :
Chacun a reconnu de loin son toit qui fume;

Et la première étoile au fond des clairs étangs
Se hasarde à plonger ses rayons miroitants.

ROITELET

—

A madame Daniel Bellet.

Le petit roitelet olive à crête aurore
Sort d'un œuf enchanté, d'un œuf gros comme un pois,
Aussi blanc qu'une perle. — Il est ravi d'éclore
Quand le matin rougit à la cime des bois.

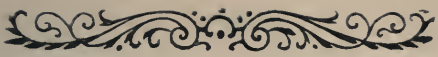
Il ne craint pas le froid et se rit d'une averse.
Précurseur du printemps, il vient dès février,
Et son nid invisible heureusement se berce
Aux rameaux verts d'un pin ou d'un genévrier.

Frère du papillon, il a pour sœur l'abeille.
Son poids ne ferait pas fléchir un brin d'osier,
Mais à l'aube du jour, quand l'oiseau se réveille,
Un timbre d'argent clair vibre dans son gosier.

Et s'il chante l'espoir au soleil qui se lève,
Saluant le déclin de l'astre à son couchant,
A l'heure du repos, du sommeil et du rêve,
Il jette comme adieu tout son cœur dans un chant.

Sur une branche haute, ébloui de lumière,
Il regarde tomber le globe radieux
A l'horizon vermeil, et sa lueur dernière
Laisse un rayon de pourpre au miroir de ses yeux.

Dans ce qu'il dit avant de replier son aile,
Quand il pressent la nuit aux voiles ténébreux,
Sa voix pure est aussi fervente et solennelle
Que le chant de Moïse et le chœur des Hébreux.



LE RHÔNE ET LA LOIRE

—

A Ernest d'Hervilly.

LA LOIRE.

Toi qui roules si vite en entraînant la Saône,
Dis-moi quel est ton nom, grand fleuve, et d'où tu viens?

LE RHÔNE.

D'une race gauloise et celtique, le Rhône.
Je porte avec honneur un nom des plus anciens.

J'arrive d'une froide et lointaine contrée :
Près du haut Saint-Gothard est mon glacier natal,
Et ma grotte d'azur forme une arche cintrée
D'où ma source jaillit comme un flot de cristal.

J'entrevois en passant des pins et des mélèzes,
Grands arbres toujours verts qui ne sont jamais vieux,
Et mes Alpes de neige ont des rougeurs de braises,
Aux baisers du soleil prolongeant ses adieux.

Mais je rencontre un lac aux tranquilles eaux bleues,
Si vaste que je n'ose avancer sans frémir,
Nappe immense au regard, d'au moins quinze ou vingt lieue
Et dans ses profondeurs j'ai failli m'endormir;

M'endormir en marchant comme dans un long rêve.
A moitié du parcours j'ai cru m'anéantir,
Mais quand j'ai vu de loin apparaître Genève,
J'ai repris mon grand fil, bienheureux d'en sortir.

LA LOIRE.

Et depuis, n'as-tu pas rencontré d'autres villes?

LE RHÔNE.

Une grande... (Funèbre et poignant souvenir
De nos temps désastreux, de nos guerres civiles!)
C'était Lyon... le soir, quand le jour va finir...

Je fus surpris de loin par des rumeurs confuses...
« Serait-ce, me disais-je, un bruit de ruche à miel
Qui grossirait au vent? ou des vannes d'écluses? »
Mais bientôt j'aperçus des flammes dans le ciel.

Ces lointaines rumeurs que j'avais entendues,
Hélas! ce n'était pas l'abeille et ses fredons,
Mais des clameurs d'alarme au large répandues,
Tombant de hauts clochers secouant leurs bourdons,

Saint-Just et les Brotteaux, la Croix-Rousse et Fourvières
Ameutaient sourdement la ville et ses faubourgs;
Et les gens se ruaient aux luttes meurtrières,
Les cloches répondant aux rappels des tambours.

Rouge et sombre, empourpré des reflets d'incendie,
Sous les arches des ponts répercutant mon bruit,
Quand j'ai pu m'échapper de la ville assourdie,
L'aube, comme un point blanc, déjà perçait la nuit.

J'errais comme affolé dans ma course hâtive.
Aux premières clartés du jour apparaissant,
Je roulais (en souillant mes fleurs de chaque rive)
De froids débris humains, de la boue et du sang.

Alors... ce fut alors que vint à moi la Saône,
M'apportant tous ses flots pour me purifier...
Agréant de ses eaux la chère et sainte aumône,
J'allais droit et rapide, essayant d'oublier...

LA LOIRE.

Et parmi les coteaux et les plaines fuyantes
Qui se multipliaient aux deux bords de ton cours,
N'as-tu pas réfléchi des scènes plus riantes,
Promptes à dissiper l'ombre des mauvais jours?

LE RHÔNE.

Oui, j'ai le souvenir de jeunes filles brunes
Qui jouaient du battoir dans mes eaux d'Avignon,
Et dans mon clair miroir j'en ai vu quelques-unes
Sourire à leur image en tordant leur chignon...

LA LOIRE.

Et les belles d'amour au vieux royaume d'Arles,
N'as-tu pas le bonheur de les voir en passant?

LE RHÔNE.

Je passe avec lenteur chez celles dont tu parles,
Qui voilent de grands cils un œil éblouissant.

Après... je n'aperçois guère que des ruines
Qu'enveloppent sans bruit mes deux bras indolents,
Temples romains détruits, vieilles tours sarrasines,
Châteaux forts crénelés autrefois... mais croulants.

Je me perds dans un plat marécage sans bornes,
Sous les oliviers nains, les saules rabougris,
Les touffes de roseaux, d'ajoncs et salicornes,
D'où tristement s'échappe un vol de hérons gris.

Toi, ma sœur, d'où viens-tu?

LA LOIRE.

Des cratères antiques
De nos volcans éteints en pays cévenol.
Toute blanche en sortant des roches basaltiques,
Longtemps sans profondeur j'écume à fleur de sol!

Et m'élargis plus tard sur de vastes prairies,
Très heureuse de voir, quand je passe au travers,
Grands bœufs du Charolais et vaches bien nourries
Dans l'herbe cheminant sur de longs rubans verts.

Après, ce sont des bois, bois de haute futaie;
En deçà de la Nièvre, une antique forêt. —
Les vieux arbres serrés sur deux rangs font la haie,
Me jetant leur grande ombre... et puis tout disparaît.

Et de là je remonte au vrai cœur de la France,
Où la bonne Lorraine avec un fier cheval,
Sous Orléans, poussait un long cri d'espérance
En chassant l'étranger d'amont comme d'aval.

Je fais un coude heureux pour descendre en Touraine :
Sous un ciel bleu nacré, c'est un pays charmant.
Là, plus d'un roi jadis éleva pour sa reine
Des châteaux merveilleux... j'y passe à flot dormant.

Des îlots de verdure et de fraîches presqu'îles
Enchantent mes deux bords à Saumur, Blois et Tours.
Sur un fin lit sablé j'étends mes eaux tranquilles
Et comme en Paradis je fais de longs détours.

LE RHÔNE.

Ces paysages clairs, dont la vue est charmée,
Ne furent-ils jamais par l'orage assombris?

LA LOIRE.

Par un deuil, autrefois... lorsqu'une grande armée
Vint sur ma rive gauche y traîner ses débris.

Mais ils sont loin, ces temps de gloire et de misère...
Vers Nantes, j'aperçois les mâts de grands vaisseaux,
Puis de hautes vapeurs flottant sur Saint-Nazaire
Dans une rade immense où m'emportent mes eaux.

Et que la mer soit calme ou que l'océan gronde,
J'arrive à l'estuaire où mon cours doit finir.
Un navire appareille allant au Nouveau-Monde
Revoir un grand ciel bleu, le ciel de l'avenir.

FLEUR D'AMOUR

—

A Augustin Filon.

Aux lisières des bois pierreux, vous souvient-il
D'avoir vu se bercer la catananche bleue,
D'un bleu céruléen, sur mince et haute queue,
Large fleur qu'on dirait éclose au bout d'un fil.

Sous notre ciel brumeux du Nord, la plante est rare.
Heureuse en plein soleil, fille des terrains secs,
Elle ouvrait sa corolle aux yeux charmés des Grecs
Autour des bois sacrés de Sparte et de Mégare.

Quand elle rayonnait dans la chaleur du jour,
Les Anciens la cueillaient pour ses vertus magiques.
Tige et fleur infusaient la vie aux léthargiques. —
On la buvait surtout comme un philtre d'amour.

Ce philtre souverain domptait les plus rebelles.
Il fallait obéir à l'ivresse des cœurs;
Et les vierges d'alors aux lèvres des vainqueurs
S'attachaient... oubliant d'être froidement belles.

Dans la rougeur des soirs, quand amoureusement,
Pour regagner à deux leur nid, les tourterelles
En revenant de loin se rappelaient entre elles,
Des baisers répondaient à leur roucoulement.

Bientôt l'ombre et la paix envahissaient la terre,
Et la nuit descendait, tiède nuit de printemps,
Sur les couples heureux, muets et palpitants,
Pour les envelopper de son divin mystère.

Et la Grèce voyait naître de beaux enfants.
Elle admirait plus tard les robustes éphèbes
Qui, l'orgueil de Corinthe et la gloire de Thèbes,
De leurs premiers combats revenaient triomphants

Et les sculpteurs créaient avec des mains charmées,
Pour ces généreux fils de pères inconnus,
En marbre d'un blanc pur, leurs vaillants torses nus.
La merveille des arts et l'honneur des armées.

LE PIC

—

A mon ami Lajolais.

I

Courbé sur les sillons, dans la fraîcheur du soir,
Souvent un laboureur qui s'attarde à la raie
Écoute un cri d'oiseau qu'on entend sans le voir,
Un cri lointain sortant d'une châtaigneraie.

Il reconnaît le pic, le farouche oiseau vert,
Ce grimpeur éternel à huppe cramoisie,
Qui, sous les châtaigniers et leur vaste couvert,
Habite la forêt haute qu'il a choisie.

Dans un fût d'arbre vieux il creuse un nid tout neuf.
Sous l'écorce, en plein bois, le bec fait son entaille;
Et ronde est l'ouverture, ainsi qu'un œil de bœuf :
Comme un bon charpentier le rude oiseau travaille.

Dans un profond refuge il vit obscurément.
La demeure bien close est sans doute un peu noire,
Mais son œil, dont l'iris est un pur diamant,
Voit les œufs qui sont blancs comme des œufs d'ivoire.

Plus tard, quand à souhait les petits sont éclos,
Pour réchauffer leurs corps, pour abriter leurs têtes,
Ils se trouvent bien là. — Sous la pluie à grands flots,
Et la neige ou la grêle, ils bravent les tempêtes.

Quand sous un voile noir le ciel bleu disparaît,
Quand l'éclair éblouit, quand le tonnerre gronde,
Ils contemplent du bord un orage en forêt,
Bénissant de leur nid la cavité profonde;

Tandis que leurs voisins, pinson, merle, bouvreuil,
En renonçant, hélas! aux familles rêvées,
Frileux et grelottants se dispersent en deuil,
Pleurant, d'un cœur navré, l'espoir de leurs couvées.

2

Quand un rouge soleil, des bois se rapprochant,
Rase les châtaigniers, vieux arbres fantastiques
Qui se tordent en noir dans les feux du couchant,
Le pic a dans la voix des accents prophétiques.

En pays forestier, comme un signe des temps,
D'après l'horizon clair ou brumeux sa voix change :
Cris rauques de détresse ou rires éclatants
Font pressentir en lui quelque chose d'étrange.

Mais quoi ? — Des bûcherons prétendent le savoir.
Sous la pluie, abondante et facile est sa proie.
Très heureux, l'oiseau rit dès qu'il entend pleuvoir,
Car l'insecte fourmille et son cœur est en joie.

Mais par un ciel trop bleu qui présage un temps sec
Et rien à vermiller, quand sa faim le tourmente,
Sur une écorce vide en vain frappant du bec,
L'oiseau qui désespère à grands cris se lamente.

LA REVUE DE MINUIT

—

A la mémoire de Raffet.

I

Connais-tu ce poème étrange de Zedlitz,
Une vertigineuse et funèbre ballade
Où nos vaillants défunts d'Arcole et d'Austerlitz
Défilent dans leur grand costume de parade?

A minuit le tambour se lève du cercueil,
Dès que la douzième heure a tinté sur le monde.
De gauche à droite il jette un rapide coup d'œil,
Et, marchant d'un pas bref, il va, vient, fait sa ronde.

Sa caisse lui répond par un long roulement.
Les baguettes en jeu, dans ses mains décharnées,
Battent rappel, diane et charge et ralliment,
Dans l'héroïque entrain des plus chaudes journées.

Nos soldats d'autrefois dans leur tombe glacés
Se réveillent au bruit des baguettes magiques.
Tous ont prêté l'oreille et se sont redressés,
Secouant en sursaut leurs membres léthargiques.

Ils surgissent partout des bas-fonds ténébreux,
Du limon des étangs, du sable des rivières.
On n'aurait jamais cru voir les morts si nombreux
Dans les vignes, les bois et les champs de bruyères.

2

Et le fier cavalier qui sonne le clairon
A minuit a brisé les planches de sa bière...
Il monte un cheval blanc vierge de l'éperon,
Qui hennit et qui piaffe au vent de sa crinière.

Les pâles escadrons pêle-mêle enterrés,
Qui gisaient enfouis dans les sombres tranchées,
Ont rejailli du sol et par groupes serrés,
Prêts à recommencer les grandes chevauchées.

Les os serrant la bride et les crânes polis,
Reluisant par endroits sous le cuivre des casques,
Disent qu'ils sont restés longtemps ensevelis...
Sous la visière basse on entrevoit les masques.

Dans le harnais de guerre et sabres cliquetants,
Ils galopent de front, les vieux légionnaires...
Ils vont, cuirasse au dos et casques miroitants,
Comme un tourbillon blanc dans les clartés lunaires...

D'abord ceux qui, venus sous les palmiers du Nil
Pour balayer l'Égypte et ses tribus nomades,
Ont rejoint leurs aïeux robustes de l'An Mil
Dans un désert de sable au pays des Croisades;

Et puis ceux qui plus tard, l'uniforme en lambeaux,
Aux sinistres lueurs d'implacables revanches,
Tombés près de Moscou sous le bec des corbeaux,
Ont rougi de leur sang les vastes plaines blanches.

3

Tous sont au rendez-vous... L'homme au petit chapeau,
Très simple, enveloppé dans sa capote grise,
Apparaît à cheval... Il salue un drapeau
Troué de biscaïens qui se tord dans la bise...

C'est la Grande Revue, à l'heure de minuit.
De sa lorgnette en main l'Empereur fait un signe
A son état-major qui l'entoure sans bruit :
L'armée, en un clin d'œil, a ses troupes en ligne.

Lui, toujours impassible, il marche avec lenteur...
Calme les soirs d'orage, et calme aux jours de fête.
On le voit de partout, dominant la hauteur,
Et tous les régiments passent, musique en tête.

Il regarde... il a fait un geste rassurant
Et se penche... Il a dit quelque chose à l'oreille
D'un maréchal... le mot va jusqu'au dernier rang
De l'horizon... ainsi qu'une rumeur d'abeille...

Vite en selle, aussitôt les rapides courriers
Tous, au galop partis, fuyant à perdre haleine,
Aux quatre vents du ciel vont, à francs étriers,
Porter deux mots : l'un *France,* et l'autre *Sainte-Hélène.*

4

Mais le coq d'une ferme a clairement chanté,
En dissipant la nuit, la brume et le mystère,
Et l'Angelus lointain d'une cloche a tinté...
Chevaux et cavaliers, tout est rentré sous terre.

VITTORIA COLONNA

—

Le Vatican. — Un atelier de Michel-Ange.

VITTORIA.

Si je viens aujourd'hui troubler ta solitude,
Tu me pardonneras, cher maître vénéré.
Des larmes dans tes yeux... l'épreuve est donc bien rude
Pour ce vaillant lutteur qui jamais n'a pleuré.

Le grand tailleur de marbre et le songeur austère
Qui vit dans le silence et le recueillement,
Comme dans un étrange et douloureux mystère,
A senti remuer son pauvre cœur dormant.

Raconte-moi tes pleurs, maître... tu m'as connue
Lorsque j'étais encore enfant... Tu t'en souviens ?

MICHEL-ANGE.

Oui, la première fois que ta grâce est venue...
Mes plus chers souvenirs revivent dans les tiens.

Je travaillais dans une église de Florence,
Sur mon échafaudage, un soir, lorsque tu vins
Me faire en souriant ta grave révérence,
A l'heure où s'achevaient les offices divins.

Ton brave petit pied, sans broncher sur les planches,
Marchait résolument... J'avais la masse au poing
Sous les débris du marbre et ses poussières blanches...
Ta belle robe à fleurs frôlait mon vieux pourpoint.

Tu n'étais pas alors marquise de Pescaire...

VITTORIA.

J'avais neuf ou dix ans, mais n'écoutais que moi...
Laissant causer en bas ma duègne et son vicaire,
Je pris la haute échelle arrivant jusqu'à toi.

Et depuis... Ah! depuis!... tour à tour les années
Ont passé dans les bruits de guerre ou dans les fleurs,
Avec pluie ou soleil, sombres ou fortunées,
Les unes dans la joie, et d'autres dans les pleurs.

Voilà bientôt vingt ans (une date lointaine
Qui me semble d'hier), vingt ans que don Carlos
A perdu son plus fier et plus grand capitaine,
Le maître de mon cœur, Ferdinand d'Avallos.

Tu sais si j'ai pleuré le vainqueur de Pavie,
Dans sa fleur de jeunesse et de gloire emporté.
Depuis comme à tâtons je marche dans la vie,
Promenant sur le monde un œil désenchanté.

Quel funèbre baiser sur sa lèvre pâlie!...
J'entends encor le bruit de ses tambours voilés...
Je revois nos drapeaux d'Espagne et d'Italie
Sur les drapeaux vaincus à grands plis déroulés.

Et dans les souvenirs qui hantent ma mémoire
Je reconnais encore au glorieux convoi
Son cheval de bataille avec la housse noire,
Qui marchait d'un pas grave et comprenait pourquoi.

Tout mon cœur a saigné... la plaie est encor vive...
Mais, pardon... je m'oublie en réveillant mon deuil.
La mort si brusquement, sourde et muette, arrive
Que peut-être elle a mis son pied froid sur ton seuil.

MICHEL-ANGE.

Derrière ces rideaux de serge... tiens... regarde.
Là repose un des plus honnêtes travailleurs
Qui m'ont servi longtemps..., et c'est moi qui le gard
La nuit, il dormait là, ne pouvant vivre ailleurs.

Sur les regards éteints j'ai fermé les paupières.
J'ai senti lentement se refroidir sa main,
Et je veille..., attendant l'Église et ses prières.
Qui doivent le bénir et le suivre demain.

Il était d'Urbino, d'une probité rare...
Je perds un merveilleux et robuste ouvrier,
Habile à dégrossir nos marbres de Carrare,
Et que depuis trente ans abritait mon foyer;

A l'œuvre nuit et jour... (aux peintures des fresques
Dieu sait combien j'avais de couleurs à broyer);
Infatigable à tous mes labeurs gigantesques,
Le premier au travail et souvent le dernier.

Quand j'allais en proscrit errant de ville en ville,
Son zèle m'a toujours pieusement servi;
Dans la guerre étrangère et la guerre civile,
Son pied fervent toujours et partout m'a suivi.

Compagnon de ma rude et trop longue odyssée,
Cueillant l'ingratitude et la haine et l'oubli,
Sa patience un jour ne s'est jamais lassée
Et jamais ni son cœur ni son bras n'ont faibli.

Je ne l'entendrai plus, la voix mâle et sonore
Du gosier vigoureux qui hâtait mon réveil,
Par la fenêtre ouverte aux rougeurs de l'aurore,
Heureux chant matinal précurseur du soleil...

L'art m'a pris tout entier, j'ai vécu solitaire,
Au travail sans repos, mais non sans quelque honneur.

VITTORIA.

Et moi... si j'ai cueilli les roses de la terre,
J'ai trop vite expié mon rapide bonheur.

Je partage ton deuil, ô mon pauvre grand homme...
Tu souffres... Verse un peu de ton cœur dans le mien.
Les cloches qui demain s'éveilleront dans Rome
Sonneront à plein vol pour l'humble et bon chrétien.

VILLA DES TAMARIX

—

A mademoiselle Lucie Malot.

Au déclin sur la mer, à trois ou quatre lieues
Des côtes, le soleil derrière Cordouan
Tombe... et comme à regret, dans les flots s'échouant,
Jette son feu de pourpre au miroir des eaux bleues.

Mais, à rapide vol, de très loin accouru
Dans le rayonnement de l'heure solennelle,
Un goëland qui plane a déployé son aile
Sur le globe qui sombre à moitié disparu.

Le grand oiseau de mer se demande peut-être
(Quand le soleil se noie à l'horizon lointain)
Si le flambeau du monde est pour jamais éteint,
Ou si l'astre qui meurt tôt ou tard doit renaître.

LA MARE ENCHANTÉE

—

A madame André Theuriet.

Dans l'antique forêt, sombre, du haut Poitou
Qui fut par nos anciens druides fréquentée,
Profondément sommeille une mare enchantée...
Le plus vieux bûcheron du pays ne sait où.

Dans l'antique forêt, dont le tour a sept lieues,
On ne reconnaît plus les routes d'autrefois...
C'est au soleil couchant que dorment les eaux bleues,
Comme un miroir perdu dans un ravin des bois.

Sous les touffes d'iris, de menthe et d'eupatoire,
Qui regardent en paix leurs bouquets si charmants,
Enivrés de parfums, bien des couples aimants
Dans la chaleur du jour, deux à deux, y vont boire :

Les ramiers roucoulants, les daims et les chevreuils,
Tout surpris en voyant leur image apparaître,
Et, queue en éventail, de petits écureuils,
Tombant comme l'oiseau d'un vieux chêne ou d'un hêtr

Même on dit qu'autrefois, heureuse en s'y baignant
Sous le rosier sauvage et les fleurs d'aubépine,
La Dame aux cheveux d'or ayant nom Mélusine
Quittait, par un beau soir, sa tour de Lusignan.

Laissant tomber sa robe à grands plis étoffée,
Et n'ayant pour témoins que des regards d'oiseaux,
De son pied nu la belle interrogeant les eaux,
Y plongeait en riant son divin corps de fée.

OISEAU VOLE

—

A Paul Delair.

Va, libre oiseau du ciel, à grande aile fuyant,
Vers ces lointains pays où mon cœur t'accompagne.
Va, cher oiseau du ciel, jusqu'aux mers d'Orient,
Où pensent au retour nos marins de Bretagne :

Nos hommes du Croisic et du vieux bourg de Batz,
Et ceux de Pont-Aven, de Roscoff, de Guérande ;
Et les pauvres pieds nus partis de Saint-Gildas...
Nous avons tant prié pour que Dieu nous les rende !

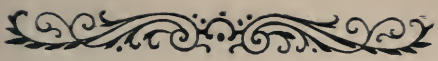
Celui que mon cœur aime est gabier d'artimon.
Il a mis à mon doigt l'anneau de fiancée,
Un soir qu'on s'en allait cueillir le goëmon,
Quand le soleil tombait sous la roche percée.

Il a déjà vingt ans. — C'est un franc garçon brun,
Qui voit clair dans la nuit, que jamais rien n'arrête.
Il est robuste et fier, et prompt comme pas un
Pour prendre à la grand'voile un ris dans la tempête.

Je n'ai pas trop de tous mes yeux pour l'admirer.
Sa voix est un chant pur qu'on veut toujours entendre,
Je n'ai pas trop de tout mon cœur pour l'adorer...
Les filles de la mer sont faites pour attendre...

Combien ai-je vu naître et mourir de soleils
En fouillant l'horizon de mes regards avides !
Les jours suivent les jours, mais les jours sont pareils,
N'éclairant qu'à regret de pauvres maisons vides.

Va, libre oiseau du ciel, et tout droit à grand vol,
Au pays d'Orient, va, fuis à tire d'ailes,
Dire à mon bien-aimé qu'il revienne à Saint-Pol,
Par un matin d'avril, avec les hirondelles.



ANNIVERSAIRE

—

A Gustave Merlet.

I

Ma grand'tante mourait à quatre-vingt-trois ans,
En hiver... On creusa la fosse dans la neige...
Et de riches fermiers et d'humbles paysans
Vinrent silencieux se joindre au long cortège.

Son portrait m'est resté dans un cher médaillon,
Portrait du temps jadis, peint sur feuille d'ivoire :
Des grands yeux purs jaillit un lumineux rayon
Qui pénètre les cœurs où veille sa mémoire.

Elle était jeune alors, en robe de printemps,
Robe d'étoffe ancienne à merveilleux ramage,
Sa toilette de bal... Elle avait dix-sept ans...
Je la regarde... et baise en pleurant son image.

Comme un éclair de nacre on entrevoit les dents.
Le cou, blanc comme un lys, sort d'un flot de malines,
Et dans les cheveux noirs, lustrés et débordants,
Le peigne d'or enchâsse un rang de perles fines.

Elle entre en souriant dans un monde enchanté,
Portant comme ceinture un long ruban de moire.
Elle s'épanouit dans toute sa beauté,
Comme une fleur d'avril éclose dans sa gloire.

2

Déjà la radieuse aurore du grand jour
Empourpre l'Orient... La jeune fiancée,
A l'autel recueillie et la tête baissée,
Écoute à deux genoux les promesses d'amour.

La veille des Rameaux, l'église illuminée
Fête le mariage au retour du printemps,
Et l'orgue a réveillé ses longs tuyaux chantants
Aux clartés des flambeaux brûlant pour l'hyménée;

Et les *Salutaris,* les *Ave Maria,*
Les nuages d'encens, la cire parfumée,
L'éclosion des fleurs pour son âme charmée,
Disent : « Paix à la terre... *In cœlis gloria.* »

Et le soir, détachant son voile et sa couronne
A bouquets d'oranger, d'après le mode ancien,
Elle répond au cœur qui bat contre le sien,
Dans cette nuit sacrée où la femme se donne.

3

L'an d'après, quand les jours commencent à grandir,
Quand l'oiseau fait en hâte un nid pour sa famille,
Et quand le haut des bois se prend à reverdir,
L'heureuse mère embrasse une petite fille.

Sans doute elle rêva d'un bonheur éternel,
Lorsque, souriant d'aise, à paupières mi-closes,
Sa chère enfant buvait le bon lait maternel,
Au sein gonflé d'amour pressant deux lèvres roses.

Quels chauds baisers pleuvaient sur les petits pieds nus,
Les cheveux couleur d'ambre et fins comme la soie,
Les beaux yeux clairs s'ouvrant à des yeux reconnus!
Quelle ivresse ineffable et quelle immense joie!

Les jours, les nuits passaient comme un enchantement,
Enchantement divin de la femme qui veille
En écoutant du cœur sur le berceau dormant
Le souffle égal et pur de la bouche vermeille.

Elle croyait revivre une seconde fois
En admirant plus tard sa fille grandissante :
Dans le charme des yeux, le timbre de la voix
Et l'éclair du sourire elle était renaissante.

Et les gens du pays, lorsque passant près d'eux
La fille accompagnait sa mère fortunée,
Hésitaient du regard parfois entre elles deux
Et disaient de la mère : « Est-ce la sœur aînée ? »

Loin des murs ténébreux d'un morne et froid couvent
Où descend à regret une lumière avare,
A l'abri des hivers, de la neige et du vent,
Croissait la chaste fleur, plante frileuse et rare.

Mais, par un soir brumeux de l'arrière-saison,
A travers les jardins, et sans se faire entendre,
Une pâle étrangère entra dans la maison
Et dans ses bras glacés brusquement vint la prendre.

4

La Mort, aveugle et sourde, au hasard a frappé...
Le portail de l'église est tout de blanc drapé
Pour ce deuil virginal, et la cloche qui tinte
L'heure de la prière et du recueillement
Au ciel froid et voilé parle funèbrement
Comme une voix d'en haut sur une vie éteinte...

Et le *De profundis* et le *Dies iræ*
Répondant aux sanglots d'un cœur désespéré
Tressaillent au grand orgue... Et la mère affolée,
Comme Rachel aux jours antiques de Rama,
Qui dans l'amer torrent des larmes s'abîma,
Pleure éternellement sans être consolée.

OISEAUX MIGRATEURS

—

A mademoiselle Carmen Genuys.

Ma mère, les oiseaux du printemps nous reviennent
Aux premiers jours d'avril, presque tous à la fois :
La grive et l'hirondelle et le ramier des bois
Ont heureuse mémoire et de loin se souviennent.

« Ils reconnaissent donc les arbres du pays,
Les prunelliers en fleurs sous nos claires fenêtres,
Nos prés et nos jardins, nos forêts de vieux hêtres
Et jusqu'aux néfliers des petits bois taillis ?

— Les oiseaux, mon enfant, prennent la bonne route,
Aimant à revenir près de leurs nids anciens.
D'ailleurs chacun voyage accompagné des siens...
De haut, l'œil voit très loin ; de haut, l'oreille écoute.

« Avant le grand départ, ils ont tenu conseil.
La troupe vole en règle et fort bien ordonnée,
Et dans ces longs parcours la route est jalonnée,
Quand ils vont droit en ligne où tombe le soleil.

« Le miroir des grands lacs, le ruban des rivières,
Le clocher d'une église ou quelque vieille tour,
Tous ces points reconnus éclairent le retour
Et les ramènent vite où sont nos chènevières.

« Nous qui sommes restés au seuil de la maison,
Mon enfant, quand on parle ou de Smyrne ou d'Athènes,
Nous voyons en esprit des régions lointaines,
Qui reculent sans fin aux bords de l'horizon.

« Mais eux... Combien crois-tu qu'un bon voilier demande
Pour revenir de Chypre ou de Jérusalem,
Ou des palmiers du Caire aux rosiers de Harlem ?
— Ma mère, je ne sais... car la distance est grande.

— Par les chemins du Ciel ces longs trajets sont courts
S'ils ne sont pas troublés par quelque oiseau de proie,
Par la neige ou la grêle embarrassant la voie,
Il faut un jour peut-être... et tout au plus deux jours.

« Aussi quand, au retour, nos vives hirondelles
Aperçoivent en bas, du haut de leur grand vol,
Nos longs trains à vapeur qui rampent sur le sol,
Elles n'ont pour eux tous que des haussements d'ailes.

« C'est l'oiseau du printemps que notre cœur bénit,
Qui vers notre maison tous les ans s'oriente;
Il te voit au réveil, heureuse et souriante,
Et chez toi ne craint pas de hasarder son nid. »

LA PAROLE DU GRAND-PÈRE

A madame Henri Coutanseau.

I

Ce jour-là, le grand-père et la petite-fille
(Le grand-père, homme rude, un vieux marin de Brest,
Vieux, mais solide encore et marchant droit sur lest)
Étaient venus revoir les tombes de famille.

L'honnête loup de mer avait bien soixante ans
Et sa fillette dix... Pour le mois de Marie,
Un jour d'anniversaire et de saison fleurie,
Aux morts ils apportaient les roses du printemps.

La blonde aux cheveux d'or s'était agenouillée
En déposant les fleurs de son bouquet pieux,
Puis, joignant les deux mains et fermant ses grands yeux,
La belle avait prié dans l'herbe encor mouillée.

Tous deux vinrent s'asseoir avec recueillement
Sur le banc presque usé d'une roche moussue
En regardant la mer de très loin aperçue,
Qui jetait sous les ifs son bleu miroitement.

Au pays revenue et toujours affairée,
L'hirondelle en passant les frôlait de son vol,
Et par instants la voix d'un petit rossignol
Dominait les rumeurs de la basse marée.

Tandis que s'effaçaient à l'horizon lointain,
Sur le vaste Océan, les mâts d'un grand navire,
Tous deux se racontaient ce qu'ils avaient à dire,
Bien seuls dans la clarté paisible du matin.

2

« Ta mère, mon enfant, tu ne l'as pas connue,
Disait l'aïeul... Ta mère en souriant pleurait,
Oubliant ses douleurs pour bénir ta venue,
Et le soir de ta mise au monde elle expirait.

« L'églantier fleurissait et déjà l'aubépine,
En mai comme aujourd'hui, lorsqu'elle s'en alla,
Hélas! dès le berceau te laissant orpheline,
Pour rejoindre à vingt ans les nôtres qui sont là.

« Naviguant au long cours, je venais chaque année
A bord de mon vieux brick, sur le *Duguay Trouin*,
Pour embrasser l'enfant que Dieu m'avait donnée,
Et qui grandissait vite alors que j'étais loin.

« Ta mère heureusement t'a faite à son image...
Ses grands yeux, le sourire et les dents... je les vois,
Et quand j'ouvre, songeur, l'oreille à ton ramage,
Je crois encore entendre un écho de sa voix. »

Sérieuse, l'enfant lui répondait : « Grand-père,
Ceux pour qui nous prions du cœur à deux genoux,
Pourrons-nous les revoir ? Est-ce en vain qu'on espère ?
Où sont-ils ? Le sais-tu ? Dis... les reverrons-nous ?

« Ils doivent écouter nos ferventes prières,
Ces bien-aimés défunts à nos baisers promis.
Ceux qui depuis longtemps dorment sous les bruyères
Seront-ils pour jamais dans leur tombe endormis ?

— Tôt ou tard, mon enfant, les cercueils seront vides...
On doit revivre ailleurs, loin du monde réel...
En parlant des tombeaux, je pense aux chrysalides
Où gisent enfermés les papillons du ciel.

« Dans le problème obscur de notre destinée,
Nos yeux sont imparfaits pour bien voir au delà...
Sur la terre aujourd'hui notre vue est bornée...
C'est ainsi qu'autrefois ta mère me parla. »

SOUS LES PEUPLIERS

—

A Paul Dupray.

Le bruit tumultueux de mes hauts peupliers
Qui toujours recommence et jamais ne s'achève,
Fait croire à l'Océan sur une vaste grève
Où déferlent sans fin les flots multipliés.

J'évoque, en revenant à des scènes passées,
Des rivages lointains par l'hiver assombris,
Où, dans un grand désert de sable, dispersées,
Des barques d'autrefois ont semé leurs débris.

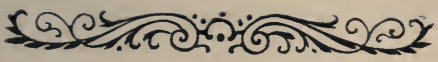
Même d'anciens vaisseaux, broyés à marée haute,
Qui sortaient des chantiers du Havre ou de Cadix,
M'apparaissent au loin, oubliés sur la côte,
Parmi les chardons bleus et les verts tamarix.

L'un a perdu sa coque, et l'autre sa mâture,
Par une grosse mer, sous un ciel désastreux,
Sans avoir rien compris à la sombre aventure,
Et leurs débris encor s'interrogent entre eux.

En mêlant sa voix rauque aux bruits de la tempête,
Parfois un goëland, fatigué de son vol,
Referme sa grande aile et brusquement s'arrête
Sur le couronnement du navire espagnol.

On aperçoit, d'après une antique légende,
A mer basse émergeant, les restes d'un vieux brick,
Qui naviguait jadis sous pavillon d'Irlande
Et qu'avait au départ baptisé saint Patrick.

Cette côte sauvage, âpre, inhospitalière,
Dont on entend, la nuit, écumer les brisants,
Sur la grève et la dune est un vrai cimetière,
Qui s'élargit, depuis des siècles, tous les ans.



COLUMBARIUM

—

A Eugène Vallée.

I

Pour la cendre des morts, comme chez les anciens,
On nous donne l'espoir d'un vaste columbaire :
La rotonde où chacun pourra loger les siens,
Comme si nous vivions sous Auguste ou Tibère.

Quasi crépusculaire, un jour mystérieux,
Tombé d'un haut vitrage éclairant la coupole,
Suffirait à l'auguste et froide nécropole,
Le colombier suprême où tiendraient nos aïeux.

A des prix variés, les pauvres et les riches,
Usant d'un droit égal à l'heureux demi-jour,
Comme dans un théâtre au funèbre pourtour,
Avec un numéro visible auraient leurs niches;

Et, veillant sur les morts, de pieux balayeurs
(Si les chauves-souris, les papillons nocturnes
Dans leur vol sacrilège osaient frôler les urnes)
D'une tête de loup les enverraient ailleurs.

II

Moi, d'autre part, après cette vie éphémère,
J'aimerais mieux aller dormir profondément
Dans le sein de ma vieille et belle et chaste mère,
Dans la terre, qui fut mon premier élément.

Avant d'avoir compris le sombre et grand mystère,
C'est là que, tôt ou tard, je voudrais reposer,
Dans le religieux silence de la terre,
Heureux avec lenteur de me décomposer.

J'aurais aimé dormir, comme le vieux Moïse,
Sur les calmes hauteurs vertes du mont Nébo,
Ou bien comme Abélard à côté d'Héloïse,
Dans le recueillement sacré de leur tombeau.

VOYAGEUR AU LONG COURS

—

A Ernest Courbet.

I

La Fontaine les a chantés sur tous les tons,
Le gros rat de moulin, le maigre rat d'église,
Rats de ville ou des champs, les vieux à barbe grise
Et le museau naïf de leurs petits ratons.

Mais ayant trop vécu sur les bords de la Seine,
Il en est un que notre immortel Fablier
N'a pas connu jadis et n'a pu mettre en scène,
Un seul... que l'avenir ne saurait oublier :

Le rat de mer... passant la ligne tropicale
Au roulis cadencé de quelque grand vaisseau,
Le rat de mer... heureux de naître à fond de cale,
Charmé du clair-obscur d'un si profond berceau ;

Se riant de la grêle et du choc des tempêtes,
A bord, mais à huis clos, discret navigateur,
Avec tranquillité du pôle à l'équateur,
Usant sa courte vie en d'éternelles fêtes.

Le cap sur Bornéo, sur Manille ou Java,
Toutes voiles dehors avec des vents propices,
Il connaît l'archipel des plus chaudes épices,
Plus chaudes que jamais un vieux lord n'en rêva.

Dans le recueillement de sa béatitude,
Il voyage au long cours, mais presque sans bouger,
Et devine sous quel degré de latitude
On navigue... d'après ce qu'il trouve à manger.

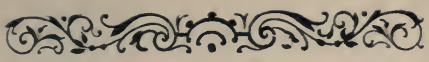
Ne s'inquiétant pas des mœurs ou des usages,
Aux îles qu'on aborde, et de ce qu'on y voit
(Il a maigre souci de leurs beaux paysages),
Mais de ce qu'on y mange et de ce qu'on y boit.

Fatigué des pois secs, du riz et des gourganes,
Il a pris goût, dans l'Inde, aux fruits des jambosiers
Qui laissent à la bouche un parfum de rosiers...
En Chine, il s'est offert des nids de salanganes.

Et s'il flaire un désastre et pressent le danger
Ou d'un mauvais bordage ou d'un trop vieux navire,
Sous d'autres pavillons prêt à déménager,
A la première escale, à grand'hâte il s'en tire.

2

Quand du globe il a fait quinze ou vingt fois le tour,
Gras de sa belle vie, hélas! un peu bourgeoise,
Il s'éteint sans douleur, au golfe de l'Iroise,
Ou sous le ciel normand du Havre... ou de Cherbourg.



MARINE

—

A Charles Canivet.

Le soleil se voilait sur les eaux de la Manche :
Tout le ciel était noir, et tout l'Océan vert.
En fuite horizontale une mouette blanche
Rasait les flots montants de son vol grand ouvert.

Les Normands qui passaient en grosses barques rondes
Du large apercevaient des groupes de faucheurs
De leurs champs déjà mûrs coupant les moissons blondes
Et qui d'en haut rendaient leur salut aux pêcheurs.

Et les faucheurs pensaient : « Robustes et valides,
A pied sûr nous marchons sous la pluie et les vents,
Nous travaillons du moins sur des terrains solides. —
Vous, c'est à l'aventure, au gré des flots mouvants. »

Et les pêcheurs songeaient : « Dans le sillon des lames,
Aux rumeurs de la mer éternellement sourds,
Nous manœuvrons sans peur nos voiles et nos rames
Et labourons l'écume en souriant toujours. »

Quand un rais de soleil tombait par échappées,
Les faux jetaient de longs éclairs intermittents,
Et les rames au loin, dans l'eau de mer trempées,
Des barques répondaient en échos miroitants.

SOIRS D'HIVER

—

A Georges Husson.

I

Dans ces temps fabuleux où nous étions petits,
Quand s'effeuillaient au vent les dernières fleurs mortes,
Et quand, les rossignols des bois étant partis,
Au coucher du soleil on verrouillait nos portes;

Près d'un grand feu joyeux tranquillement assis,
Laissant siffler la bise et tomber les ténèbres,
Nous écoutions du cœur les émouvants récits
Des voyages lointains, des naufrages célèbres.

On nous parlait alors des Iles-sous-le-vent,
Où de grands arbres verts émergeant des eaux bleues
Enivraient de parfums l'équipage rêvant
Du navire étranger qui passait à trois lieues.

Au delà du Cap Vert et du Cap Bojador,
Sous un ciel d'Équateur, à la Pointe des Palmes,
Les voiles retombant sur le vaisseau qui dort,
Avaient peine à franchir la région des Calmes.

*

Aux froids pays du Nord les trois-mâts norvégiens
S'arrêtaient court, bloqués par les glaces polaires,
Mais les traîneaux passaient, attelés de grands chiens,
Éclairés à minuit par des rayons solaires.

II

Plus tard, quand déjà mûrs, et souvent presque vieux,
Après avoir subi l'épreuve des années,
Nous cherchons à savoir comment les destinées
Enchevêtrent pour nous leurs fils mystérieux,

Nous errons tristement sur le sable des grèves,
En deuil des bien-aimés que nous avons perdus,
Que la mer nous a pris et n'a jamais rendus...
Mais qui souvent, la nuit, reviennent dans nos rêves.

Leurs beaux regards éteints, leurs visages pâlis,
Leurs cheveux ruisselants et mêlés d'algues vertes
Disent qu'ils sont restés sur des plages désertes,
Oubliés, froids et nus, sans être ensevelis.

EN SAINTONGE

—

A Alexandre Piedagnel.

J'AIME à revoir de loin la grève de Saint-Georges
Quand j'écoute en avril, dans les fleurs des buissons,
Le sifflet des bouvreuils, le trille des pinsons
Et le clair gazouillis des petits rouges-gorges.

Couché dans l'herbe haute et sur les boutons d'or,
En regardant passer de grosses voiles rondes,
Je suis les inconnus fuyant vers d'autres mondes,
D'un œil qui tantôt rêve et qui tantôt s'endort.

Au miroir bleu des eaux qui baignent la Saintonge
Je vois naître et mourir chaque jour un soleil,
Dans sa pourpre d'aurore et son couchant vermeil,
Quand l'orbe radieux en émerge ou s'y plonge.

Je reste sur les bords de mon vieil Océan
Sans vouloir m'embarquer pour de lointains rivages
En respirant la mer et ses œillets sauvages
Dans un calme absolu, comme un roi fainéant.

TERRE DE FRANCE

—

A Maurice De Lalain-Chomel.

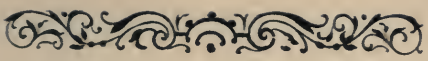
QUAND l'œil a pu trouver sur la carte du monde
La France... vers le Nord... on pense aux nids d'oiseaux
Fixés près de la mer. — Sur la planète ronde
Elle est toute petite au bord des grandes eaux.

Elle qu'on aperçoit comme un point dans l'espace,
Sur le globe pourquoi fait-elle tant de bruit,
Près du vaste océan tenant si peu de place?
C'est qu'elle est pour le monde un flambeau dans la nuit.

Chaque soir, de très loin, sur nos grèves natales,
On voit, quand le jour meurt, apparaître son feu,
Comme le feu sacré des antiques Vestales,
Réveillant dans les cœurs et l'espérance et Dieu.

Dès qu'on a mis le pied sur la plage bénie,
Hospitalière à tous, on se prend à songer
Aux contes merveilleux où plane un bon génie
Qui, des hauteurs du ciel, descend nous protéger.

Pour son ardente foi, que jamais rien n'altère,
Qui fait marcher l'enfant, qui soutient le vieillard,
Nous la vénérons tous, la généreuse terre
Où sont nés du Guesclin, Jeanne d'Arc et Bayard.



RADEGONDE

A Paul Verlaine.

Êtes-vous descendu dans ces cryptes romanes
Faites pour le silence et le recueillement,
A l'abri des rumeurs et des regards profanes
Où nos saints d'autrefois dorment pieusement ?

En Poitou je connais une crypte profonde,
Qui, d'après le récit des vieux âges chrétiens,
Fut jadis consacrée à sainte Radegonde,
Fille et femme de roi sous les Mérovingiens.

Des nombreux pèlerins venus en long cortège
Depuis treize cents ans les cierges ont pleuré,
Tant pleuré qu'ils ont fait une robe de neige
A la sainte en brodant le tombeau vénéré.

Sur nos aïeux portant francisques et framées,
Lorsque les Sarrasins lancés à corps perdus
Au galop provoquaient le grand choc des armées,
Ici les bruits d'en haut ne sont pas descendus.

Plus tard, quand le roi Jean combattant l'Angleterre,
Avec ses quatre fils contre le Prince Noir,
Par toute l'Aquitaine a fait trembler la terre,
Rien n'a troublé la paix du calme reposoir.

Rois de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie,
Aux pays d'Outre-Mer, et las de batailler,
Les plus fiers Lusignan dans la crypte bénie
Humblement au retour vinrent s'agenouiller;

Dans la sérénité magique et souterraine
De ce pur sanctuaire à jamais respecté,
Un éternel silence enveloppe la reine
Qui fut reine d'esprit, de grâce et de beauté.

LES CYGNES

—

A Gabriel Monod.

I

Vers la mi-février, dans nos tièdes contrées,
Comme un oiseau d'amour précurseur du printemps,
Sur un lit de roseaux, d'herbes enchevêtrées,
Le cygne a fait son nid au bord de nos étangs.

Le saule reverdit sur le miroir paisible.
La menthe a répandu ses bouquets parfumés
A l'entour du grand nid caché, presque invisible,
Où les petits dans l'œuf sont encore enfermés.

Impatients de naître, et bien avant d'éclore,
Ils tressaillent parfois dans leur mince prison,
Sous les feux du couchant, les réveils de l'aurore
Dont les chaudes clartés empourprent l'horizon.

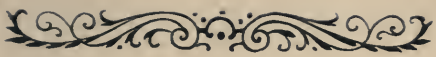
Dès qu'ils sont affranchis de leur coque brisée,
Tout joyeux en droit fil sur les profonds étangs,
Ils nagent à plein corps, de franche allure aisée,
Comme surpris d'avoir attendu si longtemps.

En parcourant des yeux tant de clairs paysages,
Au soleil qui sur eux fait pleuvoir ses rayons :
« Tous nos pressentiments étaient de sûrs présages,
Pensent-ils, et dans l'œuf déjà nous en rêvions. »

II

Ainsi pour nous, rivés au sol de notre globe,
Du terrestre horizon les bords sont embrumés.
A notre œil imparfait l'avenir se dérobe :
Dans un espace étroit nous sommes renfermés.

Et nous pourrions franchir Alpes et Pyrénées,
Et la haute atmosphère où l'on peut respirer,
Sans rien savoir de nos futures destinées,
Mais nos larmes souvent nous disent d'espérer.



NEVER MORE

I

Quand les hauts peupliers se profilaient en noir
Sous notre ciel d'hiver dans l'or mourant du soir,

Frissonnant sous la bise et ta main dans la mienne,
Tu me disais : « Crois-tu que le printemps revienne ? »

Loin de nous vers le Sud, en frileux passagers,
De grands oiseaux fuyaient aux pays étrangers,

Allant d'un vol rapide aux îles de l'Aurore
Réchauffer leur amour au soleil qui les dore. —

Depuis... sous notre ciel, après le sombre hiver,
En plein avril, le cœur des roses s'est ouvert;

Mais tu n'a pu revoir ni respirer les roses,
Car depuis, pour jamais, tes paupières sont closes.

2

Que dit le rossignol dans la rosée en pleurs
Aux belles de vingt ans qui dorment sous les fleurs ?

L'ARRIVÉE

—

A M. C. de Freycinet.

I

Les marins fatigués qui reviennent le soir,
A la fin d'une rude et longue traversée,
Vers le pays natal qu'ils vont bientôt revoir,
Dont la grève miroite au fond de leur pensée,

Filant dix nœuds à l'heure où le vent les conduit,
En leur soufflant au cœur la fièvre de la terre,
Les marins fatigués, lorsque tombe la nuit,
Tressaillent brusquement d'un froid involontaire,

Surtout quand ils sont pris dans un brouillard d'hiver,
Qui sur eux, d'un seul coup, s'abat comme un grand voile,
Lorsque tout l'Océan, de ténèbres couvert,
Clapote aveuglément sans un rayon d'étoile.

Le feu des Triagoz et le feu des Héaux,
Dont la riche clarté chaque soir se rallume,
En dominant la mer et qui flambent très hauts,
Apparaissent à peine, estompés dans la brume.

Il est de vieux marins qui sombrent au retour!
Et comme le cœur doit obéir à la tête,
Le capitaine a dit qu'on attendrait le jour :
Le navire, affourché sur deux ancres, s'arrête.

Sur ses chaînes tirant comme un désespéré
(Car il a pressenti les rades qui sont proches),
En vain il tangue et roule, il est bien amarré.
L'ancre double a mordu fond de sable et de roches.

2

Qui dira les tourments d'une si longue nuit,
Dans l'immobilité, sous un ciel couleur d'encre?
Mais l'orient s'éclaire... et la brume s'enfuit,
L'équipage respire... on a dérapé l'ancre.

Le soleil a troué l'immense rideau noir,
Affranchissant les cœurs hantés d'un mauvais rêve.
A l'horizon des flots, rouge et splendide à voir,
Illuminant la mer, le roi du jour se lève.

Libre et sentant frémir toute sa toile au vent,
L'heureux navire enfin marche sous belle brise
Et se plaît à bercer sur un fond d'or mouvant
Ceux qu'il ramène en hâte à la terre promise.

A bord accoste un vieux pilote lamaneur,
Dans le secret des eaux profondes, des eaux basses,
Qui, souvent à la peine, et parfois à l'honneur,
A l'œil sûr dans l'étroit labyrinthe des passes.

Déjà les oiseaux blancs reviennent deux à deux,
Éblouis de soleil dans leurs plumes de neige,
Et puis d'autres encor, pour s'ébattre autour d'eux,
Évoluant en cercle, aux marins font cortège.

On aperçoit Cézembre et l'île de Harbourg,
Des vieux clochers bretons les hautes flèches grises,
Le Grand-Bé, Saint-Malo, Saint-Servan et sa tour,
Où souvent à genoux ont prié leurs payses.

Tous les yeux, tous les bras, tous les cœurs sont tendus
Vers le groupe adoré des petits et des femmes...
Ils s'étreignent en pleurs, les couples éperdus
Qu'un chaud soleil d'amour empourpre de ses flammes?

AUX ENFANTS DU PAYS

—

A Eugène le Mouël.

I

BEAUX *enfants, plus joyeux que les merles siffleurs*
Réveillant les échos de nos fraîches vallées,
Enivrés de parfums sans regarder les fleurs
Que vos pieds, aux deux bords du chemin, ont foulées;

Beaux enfants, plus joyeux que merles et pinsons,
Vous êtes bien petits, mais vous grandirez vite
Et deviendrez de francs et robustes garçons,
A l'âge où, pris d'amour, le cœur troublé s'agite.

En robe de vestale, arrivant à l'autel,
*Aux chants d'*Alleluia, *vos jeunes fiancées,*
Souriant à l'espoir d'un bonheur immortel,
Sous vos yeux rougiront à paupières baissées.

Plus tard, près d'un berceau, blanches comme des lys,
Dans leurs saintes douleurs, vos chères amoureuses,
Tressaillant d'allégresse au premier cri d'un fils,
Béniront l'avenir, femmes deux fois heureuses.

2

Alors, peut-être, alors... un bruit de canons sourds
Aux bords de l'horizon déjà noir de fumées,
Annoncera de loin la marche des armées,
Multipliant en règle un bruit mat de pieds lourds.

Vous embrasserez vite, en refoulant des larmes,
Vos femmes, vos enfants, vos mères et vos sœurs,
Et partirez avec nos premiers défenseurs
S'en allant dans la grande aventure des armes.

Et quand vous reviendrez de ces rudes combats,
Triomphants et meurtris... quand de belles mains pures
Étancheront le sang de vos larges blessures,
Vous penserez à ceux qui ne reviendront pas.

CHANSONS

DES NIDS ET DES BERCEAUX

AQUARELLE D'ÉVENTAIL

—

A madame Hector Malot.

I

A mi-juin, quand les fruits rougissent dans nos bois,
Pour le bec des oiseaux quand la cerise est mûre,
Le beau loriot chante — on reconnaît sa voix —
Comme un ruisseau jaseur qui rit de son murmure.

Vers la Saint-Jean d'été, le bleu martin-pêcheur,
Secouant de son aile émeraude et turquoise,
Éblouit en passant le robuste faucheur
Abattant ses andains sur les berges de l'Oise ;

Et, par un chaud soleil, de riches papillons
Nouvellement éclos dans nos grandes prairies,
Se croisent follement en légers tourbillons
Sur les bouquets mouvants des luzernes fleuries.

2

Mais un bruit cadencé, cliquetis de battoir,
Fait écho sur la rive... une fillette blonde,
Aux cheveux dénoués, belle sans le savoir,
Bat son linge en riant sur l'eau claire et profonde.

Quel âge ?... Elle a compté peut-être dix printemps,
Vu dix fois revenir à son toit l'hirondelle...
J'oublie oiseaux chanteurs, papillons éclatants,
Et les prés et les bois, en me rapprochant d'elle.

Rouge comme le fruit sauvage des sorbiers,
Sa bouche en souriant jette un éclair d'ivoire.
Elle est née au grand air entre les hauts gerbiers.
L'œil pur est un bleuet céleste dans sa gloire.

Et de sa main, plus tard (quand éclora l'amour),
L'étreinte sera vive et franche et résolue.
Belle petite enfant, qui serez femme un jour,
D'un cœur profondément ravi je vous salue.

AMOURS D'OISEAUX

—

A Philippe Gille.

I

Deux ramiers voyageurs, emperlés de rosée,
Ont abattu leur vol au bord de ma croisée
Ouverte à l'orient... Je les ai reconnus,
Car chez moi, l'an passé, tous deux étaient venus.

Ces deux beaux pèlerins m'arrivent de Bohême,
A l'époque où fleurit le petit maïanthème,
Et dans les bras noueux de mon grand châtaignier
Bercent leur nid d'amour comme au printemps dernier.

Dans leur farouche instinct de liberté sauvage,
Trop fiers pour jamais vivre en honteux esclavage,
Ils reviennent pourtant sous mon toit familier,
La queue en éventail et gonflant leur collier.

S'ils ont pris le chemin de ma haute fenêtre,
C'est qu'un coup d'œil d'oiseau suffit pour me connaître,
C'est qu'ils sont là chez eux, que tout leur est permis;
C'est qu'ils n'ont trouvé là que des regards amis.

L'amoureux au col blanc profondément salue
L'heureuse bien-aimée, avec grâce évolue
Et, roucoulant près d'elle, en fait dix fois le tour,
Comme la croyant sourde à ses phrases d'amour.

Riche de souvenirs, le cœur chaud d'espérances,
Multipliant très bas ses graves révérences,
S'il la voit, comme en rêve, ouvrant des yeux troublés,
Dans un rapide éclair tous ses vœux sont comblés.

2

Ne s'inquiétant pas de moi, qui les regarde,
Ils m'ont dit sans parler : « Ami, que Dieu te garde,
Après ton âge mûr, de vivre trop longtemps.
Nous restons dans nos bois au plus quinze ou vingt ans ;

« Quand nous cessons d'aimer, à quoi bon nous survivre ?
N'attends pas la saison des vents froids et du givre
Pour t'en aller dormir sous les hauts gazons verts,
Car plus tard, sans amour, tristes sont les hivers.

BERCEUSE

Sein maternel au pur contour,
Veiné d'azur, gonflé d'amour,
Ton lait s'échappe d'une fraise
Où la soif de vivre s'apaise,
Où l'enfant boit, souriant d'aise.

Sein maternel, doux oreiller,
Où, bienheureux de sommeiller,
Bouche ouverte, paupiére close,
Le fortuné chérubin rose
Dans un calme divin repose.

Rêve-t-il de ciels inconnus,
L'enfant merveilleux qui vient d'elle ?
Sa voix a des cris d'hirondelle,
Et ses joyeux petits bras nus
Ont comme des battements d'aile.

A VICTOR HUGO

O grand charmeur du siècle et des peuples nouveaux,
Pourquoi te reléguer dans ces pâles ténèbres,
Sous l'oblique faux jour de ces étroits caveaux,
Pour les morts d'autrefois classiquement funèbres ?

Pourquoi donc t'exiler dans ce froid Panthéon ?
Sur la montagne chauve on ne passe plus guère :
Sans l'aveugle jouant d'un vieil accordéon,
On se croirait encore au temps de Frédégaire.

C'était sur les hauteurs, dans la chaude clarté,
Où se croise à grande aile un vol d'oiseaux célestes,
Sous cet arc triomphal que ta lyre a chanté,
Qu'il fallait au soleil ensevelir tes restes.

Là nous avons inscrit des souvenirs vainqueurs,
En vif et haut relief imagés dans la pierre,
Attirant tous les yeux, tous les bras, tous les cœurs,
Dans le rayonnement d'une ardente lumière.

Nos soldats de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin,
Fils de la République et du premier Empire,
A l'aurore du siècle, et d'un pas souverain,
Annoncent en chantant qu'un grand peuple respire.

Là tu serais du moins visible à tous les yeux...
Tous ceux qu'a réveillés ta parole féconde
Salueraient en passant le défunt glorieux
Qui de son puissant verbe a remué le monde.

L'AVENIR

—

A Cyprien Girerd.

LE POÈTE.

PHILOSOPHE aussi pur que les sages antiques,
Si tu daignes m'entendre, écoute et réponds-moi :
Les poètes n'ont plus les accents prophétiques
De leurs divins aïeux ; Maître, sais-tu pourquoi ?

LE PHILOSOPHE.

Un caprice du vent vous emporte et vous mène.
La joie et la douleur restent votre élément.
Aveuglés par vos pleurs sur la misère humaine,
Vous êtes trop émus pour y voir clairement.

Les mieux doués, Byron, Musset ou Henri Heine,
Le cœur tout palpitant d'un radieux amour,
Ou martyrs d'une froide et ténébreuse haine,
N'ont jamais aperçu le monde à son vrai jour.

LE POÈTE.

Calme esprit de haut vol et de large envergure,
Comme l'oiseau du ciel planant sur l'avenir,
Quel signe à l'horizon, d'heureux ou triste augure,
Après le siècle usé qui doit bientôt finir?

LE PHILOSOPHE.

Si tu jettes les yeux sur la carte du monde,
Que vois-tu sur les mers et sur les continents,
Des quais de Liverpool aux îles de la Sonde?

LE POÈTE.

Je vois de longs chemins, allants et revenants.

La ligne des parcours est nettement tracée :
L'araignée en croisant d'innombrables réseaux
Ne saurait accomplir une œuvre mieux tissée
Sur la terre solide et la houle des eaux.

LE PHILOSOPHE.

Chemins des paquebots et des locomotives,
Qui vont par tous les temps, sous le ciel noir ou bleu,
De New-York au Far-West, du cap Horn aux Maldives,
Passant comme l'éclair dans un sillon de feu.

LE POÈTE.

Peuples du Nouveau-Monde et des anciens rivages
Se réuniront-ils en groupes fraternels?

LE PHILOSOPHE.

Le plus civilisé ressemble aux plus sauvages.
Puissent-ils ne pas être ennemis éternels!

LE POÈTE.

Puisque à mes yeux troublés l'avenir se dérobe
Et s'évapore ainsi qu'un mirage trompeur,
Que vois-tu donc surgir aux divers points du globe
Dans notre âge de fer, de houille et de vapeur?

LE PHILOSOPHE.

Je vois s'abâtardir au Nord les races blanches
Et les noirs du Tropique expirer loin des leurs.
Tôt ou tard ils prendront de terribles revanches.
Leur sang vaut bien le nôtre... il n'a pas deux couleurs.

Les hommes de nos jours ne se reposent guères :
Tous les Européens, cuirassant leurs bateaux,
Pour assurer la paix se préparent aux guerres
Dans un tintement sourd d'enclume et de marteaux.

Pour un lambeau de terre ou de minces presqu'îles
On bataille toujours à l'extrême-Orient.
Les Sud-Américains ne sont jamais tranquilles...
Mais en Chine le peuple est calme et souriant.

Et qui vivra verra... c'est peut-être la Chine
Qui garde la clef d'or du prochain avenir,
En filant dans sa tour de porcelaine fine...

LE POÈTE.

La vieille Humanité doit-elle y rajeunir?

LE PHILOSOPHE.

Oui... les dignes enfants d'une mère féconde,
Robustes, patients, sobres et travailleurs,
Apparaîtront bientôt sur la scène du monde,
Quand au ciel blanchira l'aube des jours meilleurs.

Si le grand voyageur d'autrefois, Pythagore,
Et le sage Socrate ou le divin Platon,
Chez nos contemporains pouvaient revivre encore,
Ils se dirigeraient sur Pékin ou Canton.

Par les mille chemins d'une si large zone,
Des plateaux du Pamir aux bords du fleuve Amour,
On verra s'éveiller la fourmilière jaune,
Qui dans le mouvement du siècle aura son tour.

LE POÈTE.

Quand j'écoute, songeur, tes graves aphorismes,
Je prévois d'acharnés et désastreux combats,
Rudes chocs d'émigrants... et dans ces cataclysmes
Des flots de sang versé... tu ne m'en parles pas.

LE PHILOSOPHE.

Oui... des langues de feu courant sur les rizières
Rougiront les deux mers de leurs embrasements,
Et des bambous froissés les hautes roselières
S'abattront sur les morts en longs frémissements;

Mais, l'orage passé, dans leur tranquille joie,
En se multipliant les nobles fils du Ciel
Pourront cueillir en paix le frileux ver à soie
Et bénir dans les fleurs la grande ruche à miel.

LE RETOUR

—

A Leconte de Lisle.

I

Quand on vieillit, on aime à lire l'Odyssée,
Comme on aimait, enfant, Robinson Crusoé,
Le berceau de Moïse et l'arche de Noé
Achevant sur les monts sa haute traversée.

Et quand ces livres d'or à regret sont fermés,
On revoit en esprit de fabuleux parages,
De fraîches oasis aux verdoyants mirages,
Dont nos clairs souvenirs restent longtemps charmés.

En parcourant les mers sur un navire antique,
L'illustre voyageur du monde oriental,
Par les flots emporté loin du pays natal,
Chaque soir, voyait fuir son île fantastique...

Ithaque... Il en était parti depuis vingt ans,
Et baisa le rivage en retrouvant la terre;
Tous ses compagnons morts, il revint solitaire,
Vieux et la barbe inculte après un si long temps.

L'apercevant de loin, sa grande meute aboie
Sur le pauvre honteux en haillons, presque nu.
Un seul parmi les chiens au flair l'a reconnu
Et se traîne à ses pieds en expirant de joie.

L'homme est changé... Ce n'est qu'en voyant son genou
Marqué d'une profonde et blanche cicatrice,
Que, le cœur défaillant, son ancienne nourrice
De ses deux bras émus enveloppe son cou.

Mais c'est en vain qu'il a transpercé de ses flèches,
L'un sur l'autre abattus, tous les fiers prétendants
Qui dans ses gras troupeaux mordaient à belles dents,
Et qu'il est rouge encor de leurs blessures fraîches.

Avant de lui passer au doigt l'anneau royal,
La reine, qui douta trop longtemps de son maître,
Tombe dès qu'en lui seul elle a pu reconnaître
Le robuste ouvrier du grand lit nuptial.

2

Je me souviens d'un vieux matelot saintongeais
Né près de l'Océan, à Talmont-sur-Gironde.
Son rapide voilier courait autour du monde,
A l'époque où moi-même autrefois voyageais.

En pleine mer du Sud, de longs groupes d'îlettes
Émergent au hasard sur des bancs de corail
Qui fourmillent d'écueils, où bricks et goëlettes
Sur des rocs à fleur d'eau brisent leur gouvernail.

Ce fut là qu'en débris disparut son navire,
Dans la chaude contrée où les paradisiers
S'enivrent en mangeant la noix des muscadiers,
Où les cygnes sont noirs, où règne l'oiseau-lyre.

Un seul des naufragés fut sauf... le matelot,
Intrépide nageur qui put gagner la terre,
Et des jours et des mois resta sur un îlot,
De ses grands bois déserts ermite involontaire.

Il devint prisonnier de pirates malais,
Puis au banc des rameurs sur des jonques chinoises.
Quand il put échapper aux peuplades sournoises,
En rade appareillait un trois-mâts bordelais.

Mais l'homme avait perdu treize ou quatorze années
De son bel âge mûr et dans un rude exil
Sous de lointains soleils tristement égrenées;
Au cher pays natal il revint en droit fil.

3

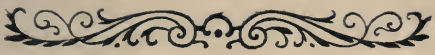
Il rentra dans le bourg après la nuit tombée.
Déserte était la rue... on ne l'attendait pas.
Dans une maison basse, une claire flambée
Rougissait la fenêtre... Il marchait à grands pas.

De la porte entr'ouverte, il vit sa cheminée
Et reconnut la haute armoire de noyer
Par un feu de sarment très vif illuminée...
Une femme était là, travaillant au foyer;

Malgré l'heure tardive encor bien éveillée,
Et la quenouille en main filant comme autrefois,
Seule, toute songeuse et de noir habillée...
Il eût voulu parler, mais il resta sans voix.

La pauvre et sainte femme à chevelure grise
Ne comptait plus le voir... elle avait pris son deuil...
Sur sa chaise de paille elle rêvait assise...
Lui s'arrêta d'abord haletant sur le seuil,

Puis vint à deux genoux s'incliner devant elle,
Rivant ses yeux noyés de larmes sur les siens
Dans un profond regard d'espérance immortelle,
En lui disant tout bas : « Oui, c'est moi qui reviens. »



ÉCHOS FORESTIERS

—

A Léonce Benedite.

Dans ma vieille forêt, au canton des fougères,
Sur un chêne tombé je m'arrête souvent;
Le regard se complaît à ces frondes légères
Dont la pâle verdure oscille au moindre vent.

Sous le grand éventail dentelé de leurs palmes,
S'abritent des soleils le cerf et le chevreuil,
Dans le creux des ravins, si profondément calmes
Qu'on entend crisser l'arbre où grimpe un écureuil.

Ces beaux arbres touffus plantés par nos ancêtres,
Aux deux pentes du val jusqu'en haut s'étageant,
Ont trois siècles au moins, groupes de larges hêtres
Aux longs fûts d'un seul jet gris de perle ou d'argent.

Un ruisselet jaseur sous les buissons de mûres
Étonne un loriot caché dans les taillis,
Qui, bercé dans son nid, aux fourches des ramures,
Répond en voix de flûte à son clair gazouillis.

Et mon cœur se ravive à de fraîches pensées
Lorsque, de loin, je vois discrètement venir
Un couple de vingt ans, les mains entrelacées,
Rêvant d'un amour pur qui ne doit pas finir.

VAINS REGRETS

—

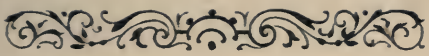
A Adolphe Brisson.

Je mourrai sans avoir la petite maison
Qui voit sa claire image aux bords d'une eau courante
Sous l'abri de la haute et large feuillaison
D'un vieux saule trempant son pied dans la Charente.

Et voici que j'arrive à l'arrière-saison,
Assez pauvre d'argent sans misère apparente;
Mettant parfois d'accord la rime et la raison,
Sans jamais acquérir un seul titre de rente.

Le soleil des heureux pour moi n'aura pas lui.
Dans un ciel morne et froid l'automne s'est enfui. —
Quand sur le drap funèbre on éteindra mon cierge,

On dira : « L'homme errant qu'on enterre aujourd'hui,
S'endormait chaque soir dans la maison d'autrui. —
De notre monde il part comme on sort d'une auberge. »



RÊVE D'OISEAU

—

A mademoiselle Berthe Wells.

Sous les fleurs d'églantier nouvellement écloses,
Près d'un nid embaumé dans le parfum des roses,

Quand la forêt dormait immobile et sans bruit,
Le rossignol avait chanté toute la nuit.

Quand les bois s'éclairaient au réveil de l'aurore,
Le fortuné chanteur vocalisait encore.

Sous les grands hêtres verts qui lui filtraient le jour,
La reine de son cœur veillait au nid d'amour.

Dans le berceau de mousse il revint d'un coup d'aile,
Impatient alors de se rapprocher d'elle.

Puis le maître divin dormit profondément...
Mais parfois il chantait dans son rêve en dormant.

« Les yeux fermés, il pense encore à moi, » dit-elle,
Heureuse d'être aimée, heureuse d'être belle.

FLEUR SOLITAIRE

A madame de Bertha.

Par un soir ténébreux de l'arrière-saison,
Dans un coup de rafale une graine emportée,
Tombant contre les murs d'une haute prison,
Entre de vieux pavés mal joints s'est arrêtée.

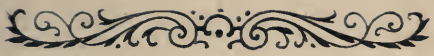
Dans ce lit de hasard elle dort tout l'hiver,
Sous des blocs de granit froidement inhumée ;
Mais quand au tiède avril le ciel bleu s'est ouvert,
Elle tressaille et germe où le vent l'a semée.

Alors, comme sortant d'un funèbre sommeil,
Elle émerge à grand'peine et s'exhausse de terre,
Et d'un suprême effort aspirant au soleil
Elle frémit d'espoir, la pauvre solitaire.

Puis, grâce à de longs jets flexibles et rampants,
S'attachant par saut brusque ou par lente caresse,
Comme la vigne vierge et les rosiers grimpants,
Elle escalade enfin la haute forteresse.

Quand elle arrive au bout de son rude chemin,
Montant jusqu'au rebord d'une étroite fenêtre,
Elle étale sa fleur près d'un visage humain
Qu'elle a vu triste et pâle à la grille apparaître.

A plein cœur exhalant son parfum printanier,
La fleur s'épanouit... et meurt dans la soirée;
Mais elle s'est ouverte aux yeux du prisonnier,
Qui seul a pu la voir, qui seul l'a respirée.



A SAINT-GEORGES-SUR-MER

—

A Gabriel Audiat.

Pourquoi donc m'en irais-je aux pays transalpins,
Quand tout charme les yeux dans ma forêt de pins ?

Pourquoi fuir en ingrat cet heureux coin du monde
Où le vieil Océan épouse la Gironde ;

Où sur des sables fins le flot vert s'effrangeant
Jusqu'à mes pieds déroule un grand ourlet d'argent ?

Là j'aime à respirer le parfum de résine
Se mêlant aux sels purs de la brise marine ;

Sous le tranquille abri des hauts pins murmurants
J'aime à voir s'effacer les navires errants.

La marjolaine en fleur et les œillets sauvages
Aux marins qui s'en vont parlent de nos rivages.

Le soir, quand à son nid d'amour l'oiseau revient,
J'écoute un cœur qui bat à l'unisson du mien.

PAIX AUX MORTS

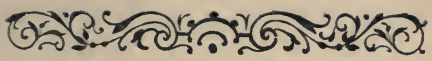
Vous qui dormiez en paix dans le sein de la terre,
Au vaste champ des morts, heureux d'être oubliés,
On fouille vos cercueils dans leur profond mystère :
Les secrets de vos cœurs vont être publiés.

Aux siècles finissants grouille une race impie
D'ignorants vaniteux, de plats écrivailleurs
Dont le cerveau débile est à court de copie
Et formant un concert de funèbres railleurs.

Il ne leur suffit pas, même à bris de clôtures,
En pénétrant chez eux, d'insulter aux vivants;
Ils opèrent de nuit le viol des sépultures,
Pour en jeter la cendre éparse à tous les vents.

Un commerce honteux, c'est de battre monnaie
En remuant au jour de poudreux ossements,
Pauvres débris humains qu'on traîne sur la claie,
Suivis par de hideux et froids ricanements.

Laissons les morts en paix dans la terre profonde :
Ils ont eu comme nous de bons et mauvais jours;
Et ne réveillons pas tous les échos du monde
Au navrant souvenir de leurs tristes amours.



VIEUX MOULINS

—

A Alfred Barthe.

En pays de Saintonge, où nos meilleures vignes
Sont, comme au champ d'honneur, mortes en droites lignes,
Sous le fléau terrible, on voit encor souvent,
Dominant les hauteurs, un vieux moulin à vent.

Sur le coteau pierreux et nu comme un calvaire,
Ce reste d'un autre âge est fantasque et sévère :
La queue est arrachée, il a perdu ses bras,
Et le chapeau tournant du faîte est coupé ras.

On cherche en vain des yeux les gigantesques toiles
Qui viraient au soleil, qui viraient aux étoiles,
Et pour les pauvres gens travaillaient nuit et jour:
Le grand corps mutilé n'a plus rien que sa tour.

Comme à tout ce qui meurt, comme à tout ce qui passe,
Il fallait lui donner au moins le coup de grâce,
Et ne pas oublier, sans cœur et sans raison,
Cet éclopé funèbre attristant l'horizon.

Il contemple de haut le désastre des vignes,
Qu'il reconnaît encore aux vieux sillons en lignes,
Et l'oiseau migrateur qui passe dans les airs
Toujours fuit à grand vol ces vastes champs déserts.

A AUGUSTE POINTELIN

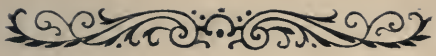
Dans un siècle de fer, de houille et de vapeur,
La vie est rude, hélas! pour le paysagiste.
Si la gloire est souvent un mirage trompeur,
La foi ne s'éteint pas dans un vrai cœur d'artiste.

Par toutes les saisons et sur tous les chemins,
Avec tes gros souliers à semelles ferrées,
Tu t'en vas, sac au dos, loin des regards humains,
Voir s'éveiller les fleurs des berges ignorées.

Sur les coteaux pierreux, sous les joncs des marais,
Tu sais vivre au grand air de la franche nature,
Et, dans le demi-jour des antiques forêts,
De magiques lueurs éclairent ta peinture.

Libre comme l'oiseau, sans t'égarer trop loin,
Ainsi que Bonington, Constable et le vieux Crôme,
Tu fais un champ de blé, de trèfle ou de sainfoin,
Une mare qui dort, un simple toit de chaume;

Et si Jacques Ruisdael, le maître d'autrefois,
Au soleil des vivants se réchauffait encore,
Son regard aimerait les grands ciels que tu vois
Dans le calme des soirs et les réveils d'aurore.



PROPOS AÉRIENS

—

A madame Ernest Courbet.

LE PAPILLON.

Où t'endors-tu, le soir, pauvre petite abeille,
Butineuse des fleurs, qui t'en vas picorant
Dès la pointe du jour, quand l'aube se réveille,
Jusqu'au dernier rayon du soleil expirant?

L'ABEILLE.

Sans trop hâter mon vol, c'est à moins d'un quart d'heure
Dans le creux d'un vieux chêne, à ma ruche des bois,
Juste au pied du grand arbre où, tous les ans, demeure
Un couple de ramiers dans son nid d'autrefois.

LE PAPILLON.

Pour tes gâteaux de miel rapidement tu voles...
Je te vois disparaître au bord des grands lys blancs,
Roulée à corps perdu dans le fond des corolles
Qui doivent t'enivrer de leurs parfums troublants;

Mais j'admire toujours l'active travailleuse,
Dont le travail est pur, dont le travail est saint,
Faite pour accomplir sa tâche merveilleuse,
Dont s'honore à bon droit la reine de l'essaim.

L'ABEILLE.

Toi qui pars en zigzag comme un éclat de foudre,
Pourquoi donc ce caprice ?

LE PAPILLON.

Afin que dans son vol
Un bec d'oiseau jaseur ne puisse nous découdre.
Je ris d'un martinet passant au ras du sol.

Que faites-vous l'hiver ?

L'ABEILLE.

En grappes léthargiques,
Sans oreilles, sans yeux, sans entendre, sans voir,
Longuement nous rêvons de belles fleurs magiques
Dans la ruche bien close où dès lors tout est noir.

LE PAPILLON.

Nous, dans la saison froide et sombre de l'année,
Nous n'aimons pas à voir nos grands lys se flétrir ;
Notre vie est bien courte, hélas ! mais fortunée.
Quand sont mortes les fleurs, nous préférons mourir.

JOURS FUTURS

—

A Ernest Benjamin.

LE POÈTE.

En quel temps vivons-nous, mon pauvre philosophe?

LE PHILOSOPHE.

Dans un siècle d'argent qui bientôt doit finir.

LE POÈTE.

D'une tranquille mort, sans bruit ni catastrophe ?
Que vois-tu sous le ciel du prochain avenir ?

LE PHILOSOPHE.

Toujours la fin d'un siècle est prise entre deux portes,
Comme aux vannes d'écluse, où les flots arrivants
Qui pressent le barrage où dorment les eaux mortes,
Vont se perdre en tumulte au cours des flots suivants.

Et le torrent des eaux, qu'il soit fleuve ou rivière,
Au sortir de son bief s'éclaire en peu d'instants,
Mais quand un siècle meurt en passant la barrière,
Pour apaiser son trouble il exige du temps :

Il roule en tourbillons dans l'écume ensablée.

LE POÈTE.

Tu fais chanter d'accord la rime et la raison
Dans ce miroir vivant d'une époque troublée.
Mais que vois-tu surgir aux bords de l'horizon ?

LE PHILOSOPHE.

Dans le bruit des marteaux et les vapeurs d'usines,
Un ciel ferrugineux, tantôt noir, tantôt gris,
L'homme le plus robuste esclave des machines
Et procréant des fils pâles et rabougris.

LE POÈTE.

On parle de science et de foi... Que t'en semble,
Calme esprit de grand vol planant sur les hauteurs?

LE PHILOSOPHE.

La science et la foi n'ont rien à voir ensemble...
Vieux thèmes démodés pour phrases de rhéteurs.

Chaque chose a ses lois... laissons à l'industrie,
Avec son fil à plomb, la règle et le compas.

LE POÈTE.

Moi, rebelle aux rigueurs de la géométrie,
Je crois aux vérités qu'on ne démontre pas.

LE PHILOSOPHE.

Tu fais bien... Sois heureux de croire à quelque chose.

LE POÈTE.

Veillant sur le berceau d'un bel enfant qui dort,
La mère, en souriant à sa fillette rose,
Ne voit qu'un ciel d'azur semé d'étoiles d'or.

Couvant d'un œil ravi la chère tête blonde,
Sans oublier les vieux parents qu'elle a perdus,
Qui sont allés cueillir les fleurs d'un autre monde,
Elle espère qu'un jour ils lui seront rendus.

LE PHILOSOPHE.

La croyance des uns semble irriter les autres :
Sur un globe de terre où l'on dure si peu,
Du néant de la tombe ils se font les apôtres;
Ils vivront sans foyer, sans patrie et sans Dieu.

LE POÈTE.

Moi, d'un souffle brutal je n'éteins pas un rêve.
Malgré les faux savants et tous les beaux esprits,
Le sauvage adorant le soleil qui se lève
En devine plus qu'eux sans avoir rien appris.

COTES DE SAINTONGE

—

A Étienne Clais.

Comme un orgue lointain sur une immense grève,
Bruit du flot qui recouvre un lit de sable fin,
Et toujours recommence et jamais ne s'achève,
La mer, la vaste mer se déroulait sans fin.

Sur les dunes épars, de grands pins maritimes
Dans le rythme des flots murmurants s'accordaient
Aux souffles du matin, en secouant leurs cimes,
Et comme à l'unisson gravement répondaient.

Sur l'Océan d'azur, où passait un navire,
Sans crainte aventurés, des papillons volaient
Comme un vrai tourbillon de neige. Ils semblaient dire
Aux marins du pays, qui sous bon vent filaient :

« Lorsque s'achèvera votre course lointaine,
Nous ne salûrons pas votre joyeux retour,
Car, livrant aux hasards notre vie incertaine,
Nous durons peu d'instants, comme les fleurs d'un jour. »

A l'horizon des flots, noyant ses voiles hautes,
Quand le vaisseau parti lentement s'effaçait,
Le croisant dans sa route en approchant des côtes,
Un autre grand navire au large apparaissait.

Après un long voyage aux mers orientales,
Les hommes revenaient, las d'avoir navigué,
Mais la fièvre d'amour pour les grèves natales
Verse un baume divin dans le corps fatigué.

Ils avaient aperçu le clocher de Marennes,
Dont la flèche en plein ciel des eaux semblait jaillir,
Et dans le chaud parfum des plantes riveraines
Les plus robustes cœurs se sentaient défaillir.

CŒUR DE SOLDAT

—

A Léo Claretie.

Tu dois venir de loin, pauvre petit troupier,
Mince, pâle, amaigri, traînant ta jambe lasse?
— Je viens de Ploërmel (la route est longue à pied)
Et ma dernière étape est au Havre-de-Grâce.

« C'est là qu'on nous embarque, et de très grand matin
(Les guerres d'Orient ne sont jamais finies)
Nous partons pour défendre un rivage lointain,
Sous un ardent soleil, où sont nos Colonies.

— Sais-tu dans quel pays?
— C'est un pli cacheté,
Au Timbre de l'État, d'un grand cachet de cire
(Quand déjà le navire est au large emporté),
Qu'on ouvre en plein conseil, qui devra nous le dire.

« Nous sommes prêts d'ailleurs. Qu'importe où nous allons
(Est-ce à la Côte d'Or, à la Côte d'Ivoire?),
Que nos trajets en mer soient rapides ou longs,
La trace glorieuse en reste dans l'histoire.

« Nous comprenons d'instinct nos droits et nos devoirs.
Que ce soit le Japon, l'Indo-Chine ou Formose
Où se battent des blancs, des métis et des noirs,
C'est nous qui défendons toujours la belle cause.

« Au premier feu, nos chefs sont au-devant des leurs.
A l'appel du clairon qui fait chanter son cuivre,
Quand nous voyons dans l'air flotter les trois couleurs,
Nous emboîtons le pas, trop heureux de les suivre.

— En revient-il beaucoup, de ceux qui vont là-bas?
Les fatigues, la soif et la fièvre maligne
En prennent-elles moins que vos rudes combats,
Sans compter les gros temps quand on passe la Ligne?

— J'en ai vu revenir au pays quelques-uns...
Aux autres... les honneurs du convoi militaire :
Les tambours sont voilés pour les braves défunts
Et battent les adieux avant la mise en terre.

« On croise deux roseaux sur la tombe... et parfois
On met, quand on la trouve, une branche fleurie.
Dans ces climats lointains, sur la petite croix
Plane le souvenir de la grande patrie. »

PAYSAGE DE NUIT

—

A Jules Berge.

C'est un dimanche soir. — Un large clair de lune
Étale son argent sur la grève et la dune.

La mer baisse... On entend comme un orgue lointain
Dans la rumeur du flot qui jamais ne s'éteint.

Sous le rayonnement de cette nuit paisible
L'œil perçoit jusqu'aux bords de l'horizon visible :

Les vieux ormes tordus, les saules sur deux rangs,
Qui des ruisseaux marins contemplent les courants.

Ni barques, ni pêcheurs sur les eaux de la Manche,
Car tous les gens de mer honorent le dimanche.

Dans le marais voisin encor mal endormi,
Un ruminant couché rouvre l'œil à demi.

Il a cru voir le jour... La tête se relève,
Puis tombe... il se rendort en poursuivant son rêve.

Sur la grève apparaît nettement de profil
Un personnage errant... tout seul... Où donc va-t-il?

On reconnaît de loin le brave petit homme
Qu'entre les vieux pêcheurs de la côte on renomme.

Où va-t-il à cette heure en vareuse et suroît,
Par le plus court chemin de la grève, tout droit?

Sa femme au champ des morts tranquillement repose
A l'ombre de l'église... il s'y rend à nuit close,

Et c'est là qu'il s'arrête et vient s'agenouiller
En espérant bientôt près d'elle sommeiller.

NOCTURNE

—

A madame Fernand Barthe

LA CÉTOINE-ÉMERAUDE.

Quand la lune apparaît, silencieuse amie,
Dans le cœur embaumé d'une rose endormie
Je me blottis sans crainte et jusqu'au lendemain.

LE CRIOCÈRE.

Moi, c'est dans un grand lys à corolle d'ivoire
Que, le soir, je commence à perdre la mémoire
En repliant mes deux élytres de carmin.

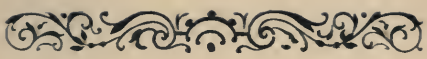
Et toi, la coccinelle, où se trouve ton gîte?

LA COCCINELLE.

Je tiens si peu de place!... une feuille m'abrite.
Sous ma chape à sept points, je m'endors n'importe où.

LE POÈTE.

Petits joyaux d'amour, que le ciel vous préserve
D'un sournois emplumé, vieil oiseau de Minerve,
Qui voit clair dans la nuit en sortant de son trou.



VIEUX LOGIS

—

A D.-U.-N. Maillart.

Dans un cher souvenir de vos jeunes années,
Ne regrettez-vous pas ces hautes cheminées
Où l'âtre, réjoui par un grand feu de bois,
Réchauffait, en flambant, nos maisons d'autrefois?

Ne regrettez-vous pas ces vieilles cheminées
Dans l'épaisseur des murs en granit maçonnées,
Qui portaient sur trois rangs de nombreux andouillers
Dont les fusils de chasse ornaient les râteliers.

Près du feu sommeillait un grand chien débonnaire
Qui poursuivait en rêve un lièvre imaginaire,
Et sans rouvrir les yeux jappait à demi-voix,
Comme s'il bondissait à travers champs et bois.

Si, partis avant jour, tous les beaux chiens de race,
Courant loin du logis, s'éparpillaient en chasse,
Alors, très prudemment, de gros chats arrondis
S'y prélassaient, heureux d'un si chaud paradis.

Quand le sarment jetait ses gerbes d'étincelles
Au dressoir miroitant des antiques vaisselles,
Comme un riche éventail en ordre s'étageant,
Plats de cuivre et d'étain semblaient d'or et d'argent.

Aux murs le Juif-Errant d'une ancienne gravure,
Sans pouvoir se coucher, pas même sur la dure,
De son pas éternel marchait dans un brouillard;
Ailleurs, mais à cheval, Jeanne d'Arc et Bayard.

Quand soufflait un vent noir roulant des feuilles mortes,
Si quelque infortuné, le soir, frappait aux portes,
Un pauvre, un voyageur perdu dans son chemin :
« Entrez, lui disait-on. Restez jusqu'à demain. »

AU BORD DE LA FORÊT

—

A madame Sureau-Bellet.

I

L'HIRONDELLE frileuse au loin s'était enfuie.
Sous les dernières fleurs, les papillons mouraient.
Près des étangs voilés où crépitait la pluie,
Sur des eaux sans miroir les grands saules pleuraient.

Dans la nature en deuil plus d'oiseau, plus d'abeille.
Son fagot sur l'épaule et les deux mains en croix,
Au bord de la forêt une petite vieille
Marchait avec lenteur en emportant son bois.

C'était Marthe la veuve, au pays bien connue,
Fille et femme autrefois de simples bûcherons,
Depuis longtemps couchés en terre froide et nue,
Où tous, jeunes et vieux, tôt ou tard nous irons.

Son homme, un gars robuste, allant à la hêtraie,
Ne revint pas un soir qu'on l'avait attendu.
L'arbre qu'il abattait sous la haute futaie
Tombait en étouffant son dernier cri perdu.

Et plus tard ses deux fils (elle n'y croyait guère)
Partaient l'un après l'autre, et quittant leurs sabots,
Pour de lointains pays où la France est en guerre,
S'embarquaient, emportés sur de longs paquebots.

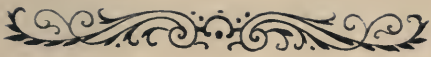
Partout où le drapeau fièrement se déploie,
Et les premiers au feu des plus rudes combats,
Lisant un nom sacré sur un lambeau de soie,
Tous deux, morts côte à côté, étaient restés là-bas.

Mais ils reposaient loin de leur forêt bénie,
Sous les ardents soleils où sont les tamarins,
Oubliés vite, après la bataille finie,
Dans les roseaux d'un fleuve ou les sables marins.

2

« Pensez-vous quelquefois aux mères de famille, »
Me dit la femme en deuil... Mes larmes pour eux trois
Tombaient sur le berceau d'une petite fille,
Vive et joyeuse alors comme un oiseau des bois.

« Elle est trop jeune encore... Il faudra que j'attende...
(La mort jusqu'à présent n'a pas voulu de moi).
Je m'en irai plus tard, quand elle sera grande.
Dieu m'a permis de vivre, il a bien su pourquoi. »



MATIN D'HIVER

—

A mademoiselle Marguerite Coutanseau.

La neige tombe en paix sur Paris qui sommeille,
De sa robe d'hiver à minuit s'affublant.
Quand la ville surprise au grand jour se réveille,
Fins clochers, dômes ronds, palais vieux, tout est blanc.

Moins rudes sont les froids, et la Seine charrie :
D'énormes blocs de glace aux longs reflets vitreux
Éclaboussent d'argent l'arche du pont Marie,
Poursuivent leur voyage et se choquent entre eux.

Les cloches qui tintaient à si grandes volées,
Pour fêter dignement les jours carillonnés,
N'ont plus qu'un timbre mat et des notes voilées,
Comme si leurs battants étaient capitonnés.

Les barques des chalands au long des quais rangées,
De leur unique voile ont fermé l'éventail,
Et toutes dans la glace, en bon ordre figées,
Sont prises dans leur coque et jusqu'au gouvernail.

Enrobant le Soleil sous deux ailes de flamme,
Un goëland du Havre ou de Pont-Audemer
Vient comme un Saint-Esprit planer sur Notre-Dame :
On reconnaît de loin le grand oiseau de mer.

Ce fut par de joyeux et clairs matins de neige,
Où l'aurore allumait ses premiers feux pourprés,
Qu'autrefois les Normands, blonds fils de la Norvège,
Dressaient la haute échelle à Saint-Germain-des-Prés.

CRÉPUSCULE D'HIVER

—

A madame François Wells.

En se couchant au fond de la grande avenue,
Le soleil disparaît dans un ciel pourpre et noir;
Et, de la tête aux pieds, la haute forêt nue
Profondément tressaille au premier vent du soir.

Déjà tout est bien mort : plus une feuille aux branches,
Plus un chant dans les bois, plus un vol dans les airs;
Seul, le gui parasite avec ses perles blanches
Jette un peu de verdure autour des nids déserts.

Le bûcheron se dit que l'hiver sera rude.
Il regagne à pas lents son gîte pour la nuit.
Le silence envahit la froide solitude...
Mais un dernier écho parfois répand son bruit...

Un bruit vague, un bruit sourd, montant des marécages...
Quelle est donc cette grave et lointaine rumeur ?
Ce sont de grands troupeaux qui rentrent des pacages,
Saluant d'un adieu triste le jour qui meurt.

VOL D'OISEAUX

—

A David Sauvageot.

I

Les cygnes migrateurs qui passent dans les airs,
Pèlerins de haut vol, fiers de leurs ailes grandes,
Sont tout surpris de voir tant d'espaces déserts :
Des steppes, des marais, des grèves et des landes.

« C'est triste, pensent-ils... Ne croit-on pas rêver
Quand, à perte de vue, on trouve abandonnées
D'immenses régions qu'on devrait cultiver,
Et qui dorment sans fruit depuis nombre d'années.

« Ceux qui rampent en bas nous semblent bien petits,
Quand nous apercevons la fourmilière humaine.
Les blancs, comme les noirs, sont fort mal répartis,
Éparpillés sans ordre où le hasard les mène.

« Ils se croisent les bras au bord des océans.
Infimes héritiers des races disparues,
Tous voudraient vivre ainsi que des rois fainéants,
En laissant aux sillons se rouiller les charrues;

« Boire les meilleurs vins et manger tous les fruits,
S'enlizer à plein corps dans les plaisirs terrestres,
Et dans un frais sommeil passer toutes les nuits,
Au murmure des flots et des grands pins sylvestres;

« Manger, boire et dormir sur un bon oreiller,
Jouir de tous les biens en tranquilles apôtres,
Trop indolents d'ailleurs pour jamais travailler;
Ceux qui n'ont rien chez eux prenant ce qu'ont les autres.

« Devant eux, sans rien voir, en cheminant tout droit,
Jusqu'aux pointes des caps où la mer les arrête,
Comme troupeaux bloqués dans un bercail étroit,
Ils vont... ne sachant plus où donner de la tête.

2

« Nous, qui sommes contraints de changer de climats,
Nous avons à subir de bien rudes épreuves.
Nous saluons au vol de grands panoramas,
Monts blancs, déserts de sable et rubans verts des fleuves.

« Mais, quand nous dominons l'immensité des flots,
En mer, sous l'équinoxe au temps des hivernages,
Sans trouver pour abri quelques rares îlots,
Il nous faut accomplir de longs pèlerinages.

« A l'exil, tous les ans, nous sommes condamnés.
Par tempêtes de neige et tourbillons de givre,
Souvent nos chers petits, les derniers qui sont nés,
D'une aile fatiguée ont grand'peine à nous suivre.

« Du froid et des brouillards, de la grêle et des vents,
Par les chemins du ciel, nous avons tout à craindre.
Paix à nos morts... l'espoir reste au cœur des vivants,
Et nous ne perdons pas notre temps à nous plaindre. »

3

Tout s'agite à l'envers, se mêle et se confond
Chez l'homme... qui d'en bas laisse monter sa lie,
Comme un lac dont l'orage a remué le fond...
Sur le monde effaré souffle un vent de folie.

A SULLY PRUDHOMME

Combien connaissez-vous d'hommes vraiment heureux
Sur le globe terrestre ? — A part moi, quand je songe
Aux élus qui du ciel ont tout reçu pour eux,
Je n'en trouve qu'un seul... Il vivait en Saintonge ;

Le fils d'un paysan, paysan comme lui,
Né près d'une rivière, aux bords de la Charente,
Dans la saison d'avril, vers mil huit cent quarante...
L'horizon n'était pas troublé comme aujourd'hui.

Aux scintillements d'or d'une magique étoile,
A neuf mois délivrée, un beau soir de printemps,
Sa mère, dans un lit profond de grosse toile,
Jetait son cri de joie aux rossignols chantants.

Le berçant dans ses bras, vive, heureuse, légère,
Avant l'éclosion de sa première dent,
Elle abreuvait son fils d'un bon lait débordant,
Sans qu'il eût pris le sein d'une femme étrangère.

Le robuste garçon, joyeux comme un oiseau
En respirant l'air pur de ses vastes prairies,
Droit comme un peuplier, souple comme un roseau,
Grandissait, ne foulant que des herbes fleuries.

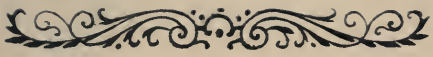
Imitant ses aïeux, il prit femme à son tour,
Vers le commencement de la vingtième année,
Et de cette union paisible et fortunée
Il eut deux beaux enfants, de vrais joyaux d'amour.

Comme aux temps primitifs d'Horace et de Virgile,
Il accouplait les bœufs qui lui creusaient son champ,
Et, buvant l'eau de source à des buires d'argile,
Il chantait les refrains du pays en marchant.

La grive, le matin, le trouvait dans ses vignes,
L'alouette gauloise aux terres de labour,
Et les beaux merles noirs qui reluquaient ses guignes,
L'apercevaient encore aux derniers feux du jour.

Il n'eut pas la douleur de clore la paupière
Des êtres qu'il avait éperdument aimés
Et de les voir un jour froidement inhumés,
Cousus dans un linceul, cloués dans une bière.

Ce fut un homme heureux jusqu'au dernier moment.
Un soir de fête, étant presque sexagénaire,
Comme il s'était couché plus tard qu'à l'ordinaire,
Il trépassa de nuit, comme en songe, en dormant.



SARA LA CHANTEUSE

—

A Gustave Droz.

La petite Sara, la brune guitariste,
Qui se recueille au bruit de sa robe en marchant,
Possède une voix d'or dans un gosier d'artiste
Et m'accepte parfois comme écuyer tranchant.

Elle aime le rosbif dans les fleurs du vieux Sèvres,
Les verres de Bohême au timbre musical.
Comme un flot de rubis le vin plaît à ses lèvres
Dans les tulipes de cristal.

Le bourgogne, vermeil comme un reflet d'aurore,
Le médoc, empourpré comme un soleil couchant,
Lui font un cœur plus riche, un gosier plus sonore,
Et versent la couleur à son merveilleux chant.

Le caquet de la grive et la flûte des merles,
Le soupir de velours du ramier sous les bois,
Et le rire d'argent d'un ruisseau dans ses perles :
Notes éparses de sa voix.

Chanson du pays basque et romance espagnole,
Ou refrain du vieux temps qu'on chante sur l'Adour,
Et dont je n'ai jamais compris une parole,
Sont tout épanouis de jeunesse et d'amour.

Elle est née au soleil, près de Fontarabie,
Et de ses vrais aïeux l'histoire est un roman :
On y voit défiler des princes d'Arabie
Sous le calife Abd-er-Rahman.

Dans ses trésors de grâce une exquise merveille
Que ne soupçonne pas le rêve des sculpteurs,
C'est le divin contour de sa petite oreille,
Fleur transparente ouverte à tous les bruits chanteurs.

Sa vie est un voyage : on fait de longues marches
Dans la grande famille errante d'Israël.
On y garde l'esprit des anciens patriarches,
Ces éternels changeurs de ciel.

D'où venait-elle hier ? demain où sera-t-elle ?
Avec les rossignols des gais printemps enfuis,
Dieu sait où chantera l'heureuse tourterelle
Que je dois pour toujours oublier... si je puis !

SYMPHONIE ÉQUESTRE

—

A Henri Chantavoine.

Au printemps de la jeune et belle Antiquité,
Quand le maître des Dieux laissait le jour éclore,
Aux bords de l'Orient, d'où jaillit la Clarté,
Les chevaux d'Apollon hennissaient à l'Aurore.

Si Pindare a chanté le noble et haut renom
De ceux qui triomphaient aux joutes olympiques,
Phidias a sculpté leur gloire au Parthénon,
Où passent en relief ces beaux coureurs épiques.

Rome, le Moyen Age et les siècles nouveaux
Honoraient les pur-sang, de libre et franche allure,
De race et de grand cœur, intrépides chevaux,
Vaillants, souples des reins et de riche encolure.

Bayard, qui portait seul les quatre fils Aymon,
A Montauban, Rodez, Narbonne et Pampelune,
Sans trébucher volait aux pays d'outre-mont,
En prenant la traverse et par des nuits sans lune.

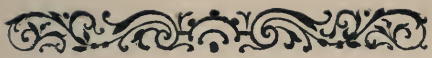
Aux monts pyrénéens le cheval de Roland,
Hérissant sa crinière, avait farouche mine
(Du sabot au chanfrein tout son poil était blanc),
Léger comme un isard et pur comme une hermine.

Le pieux Saint Louis, sur un fier alezan,
Au pont de Taillebourg, se ruant ventre à terre,
Contre les gens félons criait : « Allez-vous-en
Dans le fleuve... » où tombaient les drapeaux d'Angleterre.

A Reims, où Jeanne d'Arc fit sacrer Charles Sept,
De son pas recueilli précédant le cortège,
Sa petite jument lorraine éblouissait,
Glorieuse au soleil dans sa robe de neige.

Pourquoi préférait-il un bon cheval normand,
Le roi gascon riant dans sa barbe, Henri Quatre,
Qui parlait l'espagnol, le belge et le flamand,
Mais le français toujours quand il fallait se battre ?

Pour le jeune conscrit et pour le vieux grognard,
L'aurore en plein hiver était rarement belle ;
Mais des lueurs d'orange éclairaient le brouillard
Lorsque Napoléon montait son isabelle.



A UNE CHANTEUSE DES RUES

Petite zingarelle à voix d'or, tu nous charmes,
Et nous ouvrons l'oreille à tes enchantements.
Ton accent pur va droit à la source des larmes
Et réveille en nos cœurs de longs échos dormants.

Sous tes grands cheveux noirs, mince, pâle, amaigrie,
Errante par le monde en fille d'Israël,
Si tu nous vins à pied des steppes de Hongrie,
Nous voyons dans tes yeux resplendir tout un ciel.

Comme les rossignols, ignorant ton génie,
Tu chantes... les heureux s'enivrent de ta voix,
Et les infortunés te disent : « Sois bénie, »
En évoquant pour nous les bonheurs d'autrefois!

LA CIGALE ET LA FOURMI

SUR UN TABLEAU DE H. BACON

—

A Félix Jeantet.

Au mois d'août, vers la fin d'une claire vesprée,
L'ombre des grands ormeaux s'allonge dans la prée,
Et le dernier adieu des chauds soleils couchants
D'une lueur de pourpre enveloppe les champs.

On a fait la moisson. — Les gerbes amassées,
Attendant les charrois, sont par ordre entassées...
Là, tombant de fatigue au pied des gerbes d'or,
Lasse d'un long voyage, une femme s'endort;

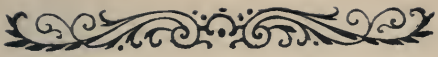
Une femme étrangère au pays, mal nippée,
Le corsage entr'ouvert et la jupe fripée,
Qui sans doute a roulé par de nombreux chemins
Où la ronce et l'épine ont déchiré ses mains :

Tout l'aspect d'un faux luxe et d'une aventurière,
Joueuse de guitare errant dans la poussière,
Portant son mince avoir hâtivement noué
Dans un foulard déteint que l'usure a troué.

La maîtresse du champ, la petite fermière,
Revenant au logis, l'aperçoit la première,
S'arrête entre deux seaux d'un bon lait écumant
Et fixe la dormeuse avec étonnement.

Elle est de fins sabots coquettement chaussée,
Sa blonde chevelure en chignon retroussée.
La chemise, la robe et jusqu'au tablier,
Sont d'un style rural, honnête et régulier.

« J'espère, a-t-elle dit, que cette créature
S'en ira loin d'ici pour quêter sa pâture,
Sans boire de mon lait ou manger de mon fruit,
Et doit trouver ailleurs un gîte pour la nuit. »



LE CHEMIN DES PLEURS

—

A madame Cousinery.

Lorsque, portant sa croix, Jésus de Nazareth,
Traîné sur le Calvaire, en gravissait la côte,
Trébuchant dans sa robe écarlate, il pleurait
Sur la route pierreuse... Elle était rude et haute.

Cris de foule en délire et corbeaux croassant
Lui faisaient oublier sa couronne d'épines,
D'où jaillissaient, hélas! de longs filets de sang,
Mêlant un sillon rouge à ses larmes divines.

Et de pleurs et de sang Jésus-Christ aveuglé
Tombait... lorsque, d'après une antique légende,
Une femme arracha son fin voile épinglé,
Un voile de lin pur embaumé de lavande.

Elle essuya les pleurs et le sang du martyr.
Sa douloureuse image au voile resta peinte.
La foule, sur deux rangs muets, laissa partir
La femme dont l'amour garda l'image sainte.

Et dès le second jour, sur le chemin des pleurs,
Apparut au soleil levant, dit la chronique,
Jusqu'en haut du Calvaire un long ruban de fleurs
D'un vif azur, sacrant le nom de Véronique.

APRÈS

A Joseph Bertrand.

Quand un ardent soleil s'éleva de la plaine,
Tous les glorieux morts n'étaient pas enterrés :
Habits galonnés d'or et capotes de laine
S'étalaient par lambeaux richement éclairés.

Plus rien ne remuait dans la chaude lumière.
Pas un tressaillement aux baisers du soleil.
L'œil ouvert, mais éteint, ou fermant la paupière,
Tous étaient endormis de leur dernier sommeil.

Petits blonds de vingt ans, vieux à moustache grise,
Conscrits et généraux, pêle-mêle étendus,
Sur le champ mortuaire où chacun fraternise,
Côte à côte gisaient dans les rangs confondus.

Héroïques d'entrain et de sauvagerie,
La veille, triomphants ou vaincus tour à tour,
Ils s'étaient bien rués à la grande tuerie
Dans le rude combat qui dura tout un jour.

Jamais le pur soleil, naissant au pied des ormes,
Ne vit pareil désastre entre deux camps rivaux,
Tant d'arbres abattus sur les débris informes,
Dans cet écrasement d'hommes et de chevaux.

Les vaillants avaient-ils déployé leurs bannières
Pour l'intérêt d'un peuple ou la cause d'un roi,
Pour un humble ruisseau limitant les frontières?
Les chroniqueurs du temps n'ont jamais dit pourquoi.

Et Jeanne d'Arc, la bonne et pieuse Lorraine,
Qui, sur un cheval blanc, lancée à corps perdu,
De la Patrie en deuil jadis fut la marraine,
Eût pris en grand'pitié tout le sang répandu.

UNE PAGE DE L'ENFER

A François Coppée.

I

Lorsque Dante, égaré dans un âpre chemin,
Marchait, sans le savoir, aux ténébreux abîmes,
Virgile, comme un frère, y vint prendre la main
Du sombre évocateur qui parle en tierces rimes.

Anxieux au tomber du jour, le Florentin
Restait pâle et muet comme un enfant qui tremble.
La voix au timbre d'or du poète latin
Lui dit : « Rassure-toi, nous descendrons ensemble. »

Et, d'un pied moins craintif, Dante suivit les pas
De son maître au séjour d'éternelle souffrance,
Dans la Cité des Pleurs, d'où l'on ne revient pas,
La Cité dont la porte interdit l'espérance.

Ce que l'ancien Prieur de Florence put voir
Dans la foule des morts qui lui semblait vivante
Et se tordait au feu d'un lugubre entonnoir,
Fit blêmir l'homme rude effaré d'épouvante :

Papes et cardinaux, ducs et provéditeurs,
Maigris dans l'avarice, engraissés dans l'usure,
Trafiquants de justice et prévaricateurs,
Damnés de simonie et damnés de luxure.

Là fourmillaient ensemble un tas d'êtres pervers :
Renégats, imposteurs, hypocrites et fourbes,
Tantôt noirs, tantôt blancs, aux regards de travers,
Reptiles qui sans bruit glissaient en lignes courbes.

Sous rafales de neige et tourbillons de feu,
Il aperçut de loin, aux profondeurs du gouffre,
Le traître à sa patrie et le traître à son Dieu,
Qui secouaient en vain leurs chemises de soufre.

2

Il salua plus tard Brunetto Latini,
Puis écouta, songeur, une voix douloureuse
Quand passèrent Françoise et Paul de Rimini,
Avec la plaie au cœur dans l'étreinte amoureuse;

Toujours, d'un même essor et d'un même vouloir,
Portés dans l'air ainsi que des ramiers fidèles,
Vers le nid à grand vol rentrant tous deux le soir,
Avec un bruit égal dans leurs battements d'ailes.

3

Et du monde infernal quand il eut fait le tour,
Quand il put remonter à la sainte lumière,
Et baigner ses yeux las dans la clarté du jour,
Jamais il n'oublia sa vision première :

La grande foule éparse en nombreux tourbillons,
Restée hors de l'enceinte, en assiégeant les portes,
Et des guêpes criblaient de sanglants aiguillons
Tous ces êtres tremblants comme des feuilles mortes :

Ceux qui n'ont pas aimé, qui n'ont jamais souffert,
Et qui n'ont mérité ni blâme, ni louanges,
Trop indignes du Ciel, trop neutres pour l'Enfer,
Dédaignés par les bons et par les mauvais anges ;

Ceux qui, nés dans la fièvre ardente des partis,
Vécurent à l'écart des tourmentes humaines,
Hiboux dans les vieux murs en silence blottis,
Au temps des grands amours, des vigoureuses haines.

PASTORALE

A Henri Boutet.

Deux grands bœufs vendéens à robe jaune pâle,
Traînant un lourd charroi d'arbres mal équarris,
Que mène un fier garçon tout bronzé par le hâle
Et les soleils marins, sont entrés dans Paris.

Ces deux bons ruminants, si loin de leurs charrues,
Venus de Sainte-Hermine et La Roche-sur-Yon,
S'en vont d'un pas égal au travers de nos rues,
Et marchent aussi droit qu'en traçant leur sillon.

Curieux de les voir, les passants font la haie
Et, comme émerveillés, se pressent autour d'eux,
Aussi lents qu'au labour dans leur châtaigneraie,
Et sous le joug de hêtre impassibles tous deux.

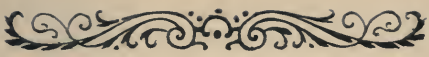
En traversant au pas notre ville embrumée,
Ces rudes compagnons attachés au devoir,
Dans l'éternel enfer de bruit et de fumée,
Poursuivent leur chemin sans rien apercevoir.

Les voyageurs comme eux deviennent assez rares,
Aux routes de Poitiers, de Tours et d'Orléans,
Venant à pied fourchu sans entrer dans les gares,
Comme aux temps primitifs des vieux rois fainéants.

En les voyant passer, tout rêveur, je m'arrête
Et suis longtemps des yeux ces graves pèlerins,
Qui vont d'un bel accord sans détourner la tête,
Frères bien encornés, forts et souples des reins.

Et, rentré sous mon toit pour la nuit, dans un songe,
Je les revois tous deux encor longtemps après;
Le mirage des bons ruminants se prolonge
Avec la vision de nos grandes forêts.

Je pense à Théocrite et reviens à Virgile,
Qui pour d'heureux bergers chantaient sous un ciel bleu ;
J'y retrouve un lointain souvenir d'Évangile
En rêvant à la crèche où naquit l'Enfant-Dieu.



A UN CHANTEUR ITALIEN

Bonne étoile et bon vent, fortuné voyageur,
Qui t'en vas sous le ciel des îles Borromées,
Où de grands orangers, aux bords du lac Majeur,
Se mirent dans le bleu profond des eaux charmées.

Tu reviendras joyeux dans ta fraîche villa,
Qui, de rosiers grimpants coquettement parée,
N'attend que ton retour. — Ta jeune femme est là,
La chanteuse au cœur pur, des pauvres adorée;

La chanteuse à voix d'or, svelte *prima donna,*
Attaquant Cimarose à belles dents rieuses,
Et gravement émue avec Palestrina,
Écho divin pleurant aux larmes des prieuses.

Adieu. Puisse ta vie être calme, au retour,
Comme le bleu miroir de ces eaux fortunées
Baisant le pied des fleurs dans votre île d'amour,
Et puisse ton bonheur prolonger tes années!

CAUSERIE D'ATELIER

—

A Georges Lafenestre.

LE PEINTRE

A quoi donc penses-tu, mon pauvre statuaire,
D'une rêveuse main tenant ton ébauchoir ?
Reviens-tu de pétrir un masque mortuaire ?
As-tu l'esprit hanté par un papillon noir ?

LE STATUAIRE.

Il pleut. — Le ciel est gris... et dans ce jour néfaste
J'avais ouvert ma Bible et longtemps médité
Sur un des mots profonds du vieil Ecclésiaste :
« Vanité, vanité, tout n'est que vanité. »

Je pense à ceux qu'enivre un faux semblant de gloire,
Trompeuse vision, mirage décevant;
Sous des lauriers menteurs, triomphe dérisoire,
Nuage de fumée éparse au moindre vent.

Nos belles œuvres d'art, lentement caressées,
Ce labeur patient de génie et d'amour,
Où l'on croit respirer la fleur de nos pensées,
Ne durent guère plus que les roses d'un jour.

Je vois, en temps de guerre, une tourbe vautrée
Dans l'ivresse du sang, de la poudre et du vin;
Des goujats piétinant ma Diane éventrée
Et souillant les débris de ce marbre divin.

LE PEINTRE.

Et nous qui follement nous obstinons à peindre,
Nous verrons tôt ou tard nos toiles se flétrir
Comme on voit les couleurs du papillon s'éteindre
Quand ce beau pèlerin de l'azur doit mourir.

Ne comptons pas les nuits de guerre où de vieux reîtres,
Pour se débarrasser d'un butin encombrant,
Allument au bivouac les chefs-d'œuvre des maîtres
Et brûlent à grand feu Velasquez et Rembrandt.

Mais voici le poète à voix d'or, qui respire
Le pur encens des fleurs dans un monde enchanté.
Écoutons gravement ce qu'il veut bien nous dire
Sur les échos lointains de la postérité.

LE POÈTE.

Je vogue en souvenir sur un fleuve aux eaux vives,
Pas très loin de la source, où les premiers courants
Offrent un clair miroir aux fleurs de ses deux rives,
Qui bercent leur image à ses flots transparents.

Mais des ruisseaux boueux, qu'il rencontre au passage,
Viennent troubler son cours, éteindre son miroir,
Et les grands arbres verts d'un si frais paysage,
En tremblant sur les bords, renoncent à s'y voir.

Alors je pense à toi, pauvre langue française :
Quand tu disparaîtras sous les nombreux afflux
De source germanique et d'origine anglaise,
Nos arrière-neveux ne te connaîtront plus.

UN PHILOSOPHE.

Pourtant consolez-vous : — Vos œuvres fortunées,
Vos poèmes d'amour, vos marbres, vos couleurs
Vous survivront encor deux ou trois cents années,
Ingrats ! — Ne rêvons pas l'éternité des fleurs.

AUX CHAMPS ÉLYSÉENS

A Henri Brisson.

Quand l'astre de la nuit sur nos forêts se lève,
Endormi sur la mousse, au parfum des fraisiers,
Je fis, au clair de lune, un paisible et long rêve,
Tandis qu'un rossignol chantait dans les rosiers.

En pays inconnu, sur de vastes prairies,
Loin de notre planète et des bois vendéens,
Foulant d'un pied ravi les pelouses fleuries,
Je respirais l'air pur des champs élyséens.

Il me semblait revoir un fleuve de l'Attique
Qui cheminait parmi des lys et des lauriers,
Et, rêvant sur les bords, un philosophe antique,
Vieillard robuste et chauve, à traits irréguliers :

Socrate. — Loin du fleuve une haute chênaie
Où des troupeaux broutaient aux lisières d'un champ.
Dans le creux d'un sillon, tout en suivant la raie,
La bergère filait sa quenouille en marchant;

Vierge brune portant toute sa chevelure
Dont le visage était fièrement encadré,
Mais dans les cheveux noirs une ancienne brûlure
Laissait près de la tempe un sillage cendré :

Jeanne d'Arc. — Pas très loin, un homme jeune encore,
Au pied d'une colline à maigres oliviers,
Méditait gravement dans un reflet d'aurore.
Ses deux genoux s'étaient meurtris sur des graviers.

Ses grands yeux rayonnaient d'espérances divines,
Les cheveux étaient d'or, d'un or éblouissant.
Comme il avait porté la couronne d'épines,
On voyait au front pur une ligne de sang.

Au bas de la colline à pente gazonnée,
Ils vinrent se rasseoir ensemble tous les trois.
Bénissant la rencontre et l'heure fortunée,
Je pus m'approcher d'eux en écoutant leurs voix :

« Pour avoir persiflé le docte Aréopage,
Ri de son faux Olympe et de son vieil Enfer,
J'ai dû fermer mon livre à sa dernière page,
Dit Socrate... Au départ je n'ai pas trop souffert.

« Quand j'ai bu d'un seul trait la coupe empoisonnée,
J'avais là de nombreux et de fervents amis
Devisant avec moi pour finir la journée
Et clore la paupière à mes yeux rendormis.

« Mais toi... je pense à toi, pauvre et vaillante Jeanne,
Qui t'épanouissais dans les fleurs du printemps,
Héroïque ingénue et simple paysanne,
Délivrant ton pays et brûlée à vingt ans.

« Je te vois tout en pleurs, sainte et blanche martyre,
Dans les rouges lueurs de l'infâme bûcher,
Seule... écoutant les cris d'une foule en délire,
Qui te crachait l'insulte et n'osait approcher.

« Jésus de Nazareth, c'est moi qui te salue,
Et Socrate humblement s'incline devant toi,
Le fils du charpentier, fils d'une race élue,
Prêchant la charité, l'espérance et la foi;

« Les pieds, les bras cloués et les chairs pantelantes,
Disant : « Pardonnez-leur ! » du haut de ton gibet,
Et tes derniers regards et tes larmes brûlantes
Sur ta mère à genoux lorsque le soir tombait. »

Puis Socrate ajouta : « J'adresse une demande
A toi Jeanne la sainte, à toi divin Jésus,
Tous deux de fier courage et de pitié si grande,
Les plus nobles martyrs qu'un monde ait jamais eus;

« S'il vous était donné de revivre sur terre,
S'il vous fallait encor souffrir comme autrefois,
Recommenceriez-vous votre œuvre solitaire
Bien qu'ayant pressenti les flammes et la croix,

« Aux cris blasphémateurs d'une horde en furie
Jetant ses flots de boue au visage insulté ?
— Oui, répondait la sainte; au nom de la Patrie. »
Également Jésus : « Oui, pour l'Humanité. »

TABLE

TABLE

FLEURS DU SOIR

	Pages
Repos du Soir	3
Roitelet	5
Le Rhône et la Loire	7
Fleur d'amour	15
Le Pic	19
La Revue de minuit	23
Vittoria Colonna	29
Villa des Tamarix	35
La Mare enchantée	37
Oiseau vole	39

Pages
Anniversaire. 41
Oiseaux migrateurs. 47
La Parole du Grand-Père. 51
Sous les Peupliers 55
Columbarium 57
Voyageur au long cours. 61
Marine. 65
Soirs d'Hiver.. 67
En Saintonge 71
Terre de France. 73
Radegonde 75
Les Cygnes. 77
Never more. 81
L'Arrivée. 85
Aux Enfants du Pays. 87

CHANSONS DES NIDS ET DES BERCEAUX

Aquarelle d'Éventail 93
Amours d'Oiseaux. 97
Berceuse.. 101
A Victor Hugo 103
L'Avenir 105
Le Retour. 111

Pages
Échos forestiers 117
Vains Regrets. 119
Rêve d'Oiseau. 121
Fleur solitaire. 123
A Saint-Georges-sur-Mer. 125
Paix aux Morts. 127
Vieux Moulins. 129
A Auguste Pointelin. 131
Propos aériens. 133
Jours futurs. 137
Côtes de Saintonge. 143
Cœur de Soldat 145
Paysage de nuit 149
Nocturne. 153
Vieux Logis. 155
Au bord de la Forêt 157
Matin d'Hiver. 161
Crépuscule d'Hiver. 163
Vol d'Oiseaux. 165
A Sully Prudhomme. 169
Sara la Chanteuse 173
Symphonie équestre 177
A une Chanteuse des rues. 181
La Cigale et la Fourmi. 183
Le Chemin des Pleurs 185
Après. 187

Pages

Une Page de l'Enfer. 189
Pastorale 193
A un Chanteur italien. 197
Causerie d'Atelier.. 199
Aux Champs Élyséens. 203

Achevé d'imprimer

le dix-huit juin mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

3. — 2876.

Bout
3/

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

André Lemoyne

Édition in-12 couronne, papier teinté

(Petite Bibliothèque littéraire)

POÉSIES (1855-1870) : *Les Charmeuses. — Les Roses d'Antan.* 1 vol. avec portrait, gravé à l'eau-forte. . . . . 6 fr.

POÉSIES (1871-1883) : *Légendes des Bois et Chansons marines. — Paysages de Mer et Fleurs des Prés. — Soirs d'Hiver et de Printemps.* 1 vol. . . . . 6 fr.

POÉSIES (1884-1890) : *Fleurs et Ruines. — Oiseaux chanteurs.* 1 vol. . . . . 6 fr.

POÉSIES (1890-1896) : *Fleurs du Soir. — Chansons des Nids et des Berceaux.* 1 vol. 6 fr.

PROSE : *Une Idylle normande. — Le Moulin des Prés. — Alise d'Evran. — Pensées d'un Paysagiste.* 1 vol. . . . . 6 fr.

Paris. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers. — 4.-287c.